

LIVRAISON 2me. TOME 2.

Comptes-Rendus

— DE —

L'Athénée Louisianais

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

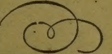
POUR L'ABONNEMENT S'ADRESSER AU SECRÉTAIRE, P. O. Box 1294.

Prix de l'Abonnement, Quatre Piastres par An, payables d'avance.

Nouvelle-Orléans:

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 98.

Année 1877.



Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais.

LIVRAISON 2ème. NOUVELLE-ORLEANS, 1er SEPTEMBRE 1877. TOME 2.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Séance du 11 Octobre 1876.

M. le Docteur Armand Mercier invite M. Félix Limet à le remplacer au fauteuil de la présidence, et communique un mémoire sur l'emploi du chloroforme dans l'accouchement.

M. le Docteur Armand Mercier.—*M. le Président:* Je viens m'acquitter de la promesse que j'ai faite d'entretenir les membres de l'Athénée des résultats que j'ai obtenus à la suite de l'administration du chloroforme pendant l'accouchement. Je vais vous relater ce que j'ai fait, ce que j'ai observé, ce que j'ai déduit de mes observations; sans prétendre m'autoriser de ce que les autres ont fait avant moi, et surtout sans entretenir aucune arrière-pensée de critiquer ce que mes devanciers ont observé, ont fait et ont cru devoir ériger en axiomes. J'ouvre la carrière de la discussion—que mes confrères m'y suivent—je lutterai avec eux et nous nous réjouirons tous, j'en suis certain, si de nos discussions amicales et désintéressées, il peut résulter quelque chose de pratiquement utile pour les femmes en couches qui viendront réclamer les secours de notre art.

Je me suis attaché à n'employer des mots et des expressions techniques que le plus rarement possible. Cependant, comme il m'a été impossible de ne pas employer parfois ces mots et ces expressions techniques, il est de toute nécessité, pour me faire comprendre de ceux de nos collègues qui ne sont pas de la profession, de leur donner quelques explications sur l'anatomie et la physiologie des organes dont nous aurons à parler, à chaque instant, dans le cours de notre dissertation.

L'utérus (utriculus, outre,) ou matrice, (mater, mère,) est l'organe de la gestation, c'est-à-dire, l'organe destiné à contenir le produit de la conception jusqu'à la naissance de l'enfant.

L'utérus est divisé en deux parties — le *corps* et le *col*. Le corps, qui constitue la partie principale de l'organe, est triangulaire. L'angle inférieur se continue avec le col dont l'extrémité se nomme le museau de tanche.

A mesure que la grossesse avance, le col, en commençant par sa partie supérieure, s'efface graduellement, au point qu'à la fin du neuvième mois le col a complètement disparu. On ne constate plus que la présence d'une membrane mollasse, mince, pas du tout résistante, qui le sépare de la tête du fœtus. C'est ce qui s'exprime en disant que l'*effacement du col* est complet. Quelques médecins accoucheurs prétendent que, par l'étendue du col, on peut préciser l'époque de la grossesse; qu'on peut dire si une femme est enceinte de trois, de cinq ou de sept mois. Je crois que c'est trop présumer des renseignements que peut fournir l'état du col. Lorsque l'effacement est complet et que la paroi de l'utérus offre un épaississement d'une ligne et demie à deux lignes, sans dilatation de l'orifice utérin, je crois que l'accoucheur le plus habile pourrait se tromper d'une quinzaine de jours.

Avant de vous parler d'un cas vraiment remarquable qui s'est montré dans ma pratique, permettez-moi de vous dire ce qu'on entend par *dilatation*.

Lorsque l'effacement du col est complet, au lieu de rencontrer l'orifice de la matrice assez dilaté pour admettre l'introduction d'une plume d'oie de moyenne dimension, comme cela se présente dans l'état de vacuité, on ne découvre qu'un pertuis, quelquefois difficile à constater. A mesure que le fœtus, par suite des contractions utérines, s'efforce de se frayer un passage, ce pertuis se dilate et continue à se dilater jusqu'à ce que l'enfant ne trouve plus d'obstacle. On dit alors que la *dilatation est complète.* Je vous prie de vous souvenir de ce phénomène; vous verrez combien il sera important de ne pas l'oublier, quand il s'agira de commencer l'administration du chloroforme.

Entre l'occlusion du museau de tanche et la dilatation complète du col, il y a des états intermédiaires, depuis une pièce de cinq sous jusqu'à une piastre et au-delà.

Je vous ai dit que l'état du col ne permettait pas toujours de préciser le moment où l'accouchement se ferait. Voici le cas dont je vous parlais tout-à-l'heure et qui était de nature à mettre en défaut la perspicacité des plus habiles et des plus expérimentés.

Il y a quatre ans, je me rendis, entre 2 et 3 heures de l'après-midi, chez Madame X. qui, depuis le matin, éprouvait les premières douleurs de l'enfantement. L'examen me fit constater que l'accouchement n'était pas commencé. A ma seconde visite, à 9 heures du soir, les douleurs s'étaient rapprochées et étaient devenues plus intenses. Je constatai une dilatation de la largeur d'une pièce de 50 sous. J'annonçai au mari et à la famille que l'accouchement aurait lieu de 2 à 4 heures du matin. Les douleurs, au lieu d'augmenter, diminuèrent graduellement; à minuit, la dame était profondément endormie et à 5 heures du matin, je constatai que la dilatation avait disparu.

Pendant 18 jours, la dame éprouva les fatigues et le malaise qui caractérisent les derniers jours de la gestation. Au bout de ce temps, il y eut une seconde fois, tranchées, pertes sanguines et dilatation du col. Tout rentra dans l'ordre au bout de quelques heures. Enfin, 12 jours plus tard, c'est-à-dire, un mois juste après que cette dame avait été prise de douleurs d'enfantement, elle m'envoya chercher. Cette fois-ci, les choses marchèrent plus régulièrement et la malade

fut délivrée heureusement au bout de quelques heures de souffrances.

Ce cas vraiment remarquable a beaucoup contribué à me faire fixer le moment où je dois commencer à administrer le chloroforme. La discussion que fera naître indubitablement ma dissertation parmi mes honorables confrères de l'Athénée, me fournira l'occasion de revenir à cet accouchement si longtemps prolongé et si bien rempli d'enseignements pratiques.

Maintenant, Mr. le Président, que je crois avoir fait comprendre les différents termes techniques que comporte mon sujet, je vais aborder le côté pratique de l'accouchement, c'est-à-dire, L'ADMINISTRATION DU CHLOROFORME.

DÉFINITION.

ANESTHESIE.—On entend par *anesthésie*, toute privation ou affaiblissement de la sensibilité en général, ou de la sensibilité d'un organe en particulier, produits soit par une maladie, soit par des agents anesthésiques.

Nous connaissons plusieurs agents anesthésiques. Comme le chloroforme est le seul que nous ayons employé, pendant l'accouchement, il ne sera question ici que de lui seul.

Le CHLOROFORME est un corps composé, découvert par Soubeiran. C'est un liquide incolore, oléagineux, à saveur d'abord piquante, puis fraîche, à odeur éthérée, suave, rappelant celle de la pomme reinette et dont les vapeurs, plus lourdes que l'air, tendent à descendre. C'est à un médecin américain, le professeur Jackson, de Boston, que revient l'honneur d'avoir eu l'idée d'amortir et d'abolir même complètement la sensibilité, à l'aide de l'éther, pendant les opérations chirurgicales et l'accouchement. Plus tard à l'éther on substitua avec avantage le chloroforme.

Depuis plus de dix ans que j'emploie le chloroforme pendant l'accouchement, je ne me suis jamais servi d'autre anesthésique. Pour en opérer l'administration, je roule un mouchoir de poche en cornet; je le remplis de coton cardé; je verse le chloroforme sur ce coton et je renverse le cornet sur la bouche et le nez de la patiente. Je le tiens à une certaine distance pour qu'une quantité égale d'air soit inspirée en même temps que le chloroforme. Grâce à cette précaution, je n'ai jamais vu survenir aucun des accidents graves, ni même légers, que l'on a quelquefois constatés pendant l'administration des anesthésiques. Je ne tiens pas le cornet constamment sur le nez et la bouche de la malade. Au moment où la tranchée survient, je donne le chloroforme; la douleur passée, je retire le cornet et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'accouchement soit achevé. L'action du chloroforme est tellement instantanée pendant le travail de l'accouchement, qu'une ou deux inspirations suffisent pour amortir, considérablement, sinon abolir complètement la souffrance.

LE CHLOROFORME RALENTIT L'ACCOUCHEMENT.

Le chloroforme, en paralysant, à un certain degré, les muscles de l'abdomen qui aident si puissamment au travail de l'accouchement; en diminuant même l'énergie des contractions de l'utérus, le chloroforme dis-je, a pour effet incontestable de prolonger l'accouchement. C'est là la règle, mais l'exception est la conséquence de la règle. Exemple: En 1872, j'étais auprès de Madame * * * que j'avais déjà accouchée en 1866. J'attendais que la dilatation fût complète pour commencer à donner le chloroforme. En attendant, à chaque tranchée, la malade faisait des efforts inouïs pour, comme on dit vulgairement, manger ses douleurs. A mes remontrances, elle répondit qu'elle ne voulait pas accoucher et qu'elle n'accoucherait pas avant que je ne me décidasse à lui administrer le chloroforme. Je constatai que la dilatation était aux trois-quarts avancée et je commençai à me servir du cornet avec la plus grande discrétion. Après quelques inspirations, la malade ne chercha plus à opposer aucun obstacle à l'accouchement qui se fit comme dans les circonstances ordinaires.

Il est certain que dans ce cas-ci, la crainte que Madame * * * avait de souffrir, l'aurait forcée à contrecarrer les efforts de la nature et que son accouchement en aurait été retardé d'une heure et peut-être de deux heures. Cet exemple prouve d'une manière concluante que le chloroforme abolissant la sensibilité, Madame * * * ne s'est plus retenue et que l'accouchement en a été accéléré. J'ai plusieurs autres observations semblables; il est inutile de les relater ici. Constatons que le chloroforme, au lieu de retarder l'accouchement comme il fait d'ordinaire, l'accélère quelquefois quand la femme appréhende d'accoucher. Le chloroforme, en amortissant ses douleurs, dissipe ses craintes: alors elle ne se retient plus et emploie toutes ses forces à accélérer la terminaison de ses souffrances.

Il advient parfois que la femme, quelque désir qu'elle en ait, redoute cependant de prendre le chloroforme. Elle éloigne brusquement sa figure du cornet qu'on lui présente; elle s'en excuse, mais c'est plus fort qu'elle; elle le voudrait bien, mais elle ne le peut pas. Napoléon, au moment de livrer une grande bataille, s'informait, auprès de ses vieux grognards, de l'état mental de ses jeunes conscrits. Quand il apprenait que ces derniers n'étaient pas solides, il s'écriait, avec sa brusquerie soldatesque: "Qu'on leur donne une dose de courage allemand." Le courage allemand était un bon coup d'eau-de-vie dans laquelle on avait préalablement fait fondre un peu de poudre à canon. J'ai utilisé ce souvenir historique dans le cours de ma pratique. Quand j'ai affaire à une femme qui a peur de prendre le chloroforme, je lui fais prendre, tout d'un coup, un *brandy* ou *whiskey toddy* un peu roide. Aux premiers symptômes d'ivresse, je commence l'administration du chloroforme. Tout se met à marcher naturellement et, chose remarquable, cette femme, si craintive quelques minutes auparavant, saisit le cornet, l'applique convulsivement contre son nez et sa bouche et semble, par l'empressement qu'elle met à respirer, vouloir regagner le temps que son hésitation avait fait d'abord perdre à elle-même et à son médecin.

J'ai dit plus haut, et personne, je m'imagine, ne viendra me contredire ici, que l'emploi du chloroforme prolonge la durée du travail de l'accouchement. Il n'en pouvait être autrement puisque le chloroforme non seulement produit quelquefois l'anesthésie complète des muscles de l'abdomen, mais encore amortit souvent les contractions de l'utérus lui-même.

Si le chloroforme, dans certains cas, dissipe les craintes que la femme a d'éprouver des douleurs, l'appréhension de prendre le chloroforme donne lieu en certaines circonstances, à des phénomènes de nature à intimider et à faire hésiter l'accoucheur sans expérience. Ainsi j'ai vu des femmes, au moment où j'allais commencer à leur administrer le chloroforme, pâlir, devenir tremblantes et regarder avec terreur, pour ainsi dire, le cornet que je me disposais à leur mettre *sur* le nez. (Je dis sur le nez, parcequ'il ne faut pas que vous oubliiez que je vous ai dit plus haut que les vapeurs du chloroforme sont plus pesantes que l'air atmosphérique). La respiration est gênée et irrégulière; la peau se refroidit sensiblement; les traits de la face s'altèrent et se pincent et le pouls devient fréquent, petit et facilement dépressible. Si l'on a eu la précaution d'en faire antérieurement l'observation, l'on se convaincra que ce changement dans l'aspect de sa patiente n'est dû qu'à l'appréhension qu'elle a de prendre le chloroforme. Fortement rassuré par mon expérience dans plus de deux cents cas et dans une période de plus de dix années, je n'hésite pas à administrer le chloroforme. En effet, après deux ou trois inspirations, les traits de la face reprennent leur placidité naturelle, la peau redevient chaude et le pouls, de petit, fréquent et facilement dépressible qu'il était, perd de sa fréquence, prend de la force et devient régulier. Il ne faudrait pas ici confondre un état et des phénomènes qui sont dûs à l'appréhension qu'éprouve la femme à l'idée de prendre le chloroforme, avec un état et des phénomènes qui seraient produits par l'inhalation du chloroforme. La méprise pourrait être fatale.

Je tiens mes regards continuellement fixés sur la face et la poitrine de ma patiente, et mon doigt reste toujours appuyé sur son pouls. Après l'administration du chloroforme pendant quelques inspirations suivies, si la face pâlit outre mesure; si *surtout* le pouls devient plus fréquent, perd de sa force et montre de la tendance à fuir sous la pression de mon doigt, je ralentis l'administration du chloroforme quand je ne la suspends pas complètement.

Après que la femme a pris quelques inspirations d'air pur, tout — aspect de la face, mouvements de la respiration et battements du pouls, — tout revient à l'état normal. J'ai pu toujours reprendre l'usage du chloroforme, en y apportant seulement un peu plus de prudence et de circonspection. Je ne me souviens pas d'un seul cas où la sûreté de la mère m'ait contraint de lui refuser le bénéfice de l'anesthésie. Deux fois seulement je me suis vu obligé de suspendre l'emploi du chloroforme et d'y renoncer complètement, non pas à cause de la femme, mais bien à cause de l'enfant qui, s'il eût resté un peu plus longtemps au passage, aurait cessé de vivre avant d'être expulsé du sein de sa mère.

Je ne commence à donner le chloroforme que lorsque la dilatation est complète, c'est-à-dire, au moment où la tête de l'enfant se dispose à quitter l'intérieur proprement dit de l'utérus. J'approche le cornet du nez de la patiente au moment ou la douleur commence et l'en éloigne quand la tranchée est finie. Dans l'intervalle qui sépare les douleurs les unes des autres, je laisse la femme respirer l'air pur. Dans la grande majorité des cas, il n'en a pas fallu davantage pour que la délivrance arrivât à bonne fin.

J'ai dit que je ne commençais à donner le chloroforme que lorsque la dilatation est complète; malheureusement j'ai été obligé, en plusieurs circonstances, de recourir à l'emploi de cet anesthésique plus tôt que je ne l'aurais désiré. Ainsi, une dame que j'accouchai, le mois dernier, après trois jours d'un indicible malaise, et même de souffrances assez intenses, fut prise subitement de douleurs si atroces qu'elle en jetait les hauts cris. Elle se tordait les bras elle ne pouvait rester en place une demi-minute; se jetait convulsivement d'un bord du lit à l'autre et demandait, avec les cris les plus perçants, que je lui donnasse le chloroforme. Je m'y décidai quoique la dilatation fût loin d'être complète. L'agitation de la malheureuse femme devint moins violente graduellement. Les tranchées, devenues presque indolores, se régularisèrent et la mère devenue plus calme donna bientôt naissance à un petit garçon qui, une dizaine de minutes plus tard, était suivi d'un autre petit garçon. Mais sitôt après, la dame fut prise de douleurs atroces dans tous les muscles de son économie qui lui faisaient jeter des cris incoercibles que toutes mes exhortations ne pouvaient parvenir à modérer. Les yeux étaient vagues; les muscles de la face étaient agités par des contractions spasmodiques; les muscles de tout le corps étaient pris de tremblement et se roidissaient comme dans une attaque de tétanos. Le pouls, d'abord d'une petitesse et d'une fréquence extrêmes, avait complètement disparu au poignet; par instants seulement, je pouvais en constater la présence au pli du bras. En présence d'un cas aussi alarmant, à quels moyens efficaces aurais-je pu recourir, il y a de cela une vingtaine d'années? Je crois que ma malheureuse cliente aurait infailliblement succombé. Malgré l'état misérable du pouls, je n'hésitai pas à recourir à l'emploi du chloroforme. Après une heure et plus de son usage, le pouls reparut au poignet, devint moins fréquent et reprit beaucoup de sa force accoutumée. Une heure et demie plus tard, l'état de ma malade était assez rassurant pour me permettre de me retirer et de gagner mon logis. Après quelques heures d'inexprimable anxiété, je sentis mon cœur devenir plus léger et je partis heureux à l'idée que je venais de sauver la vie à mon intéressante petite cliente. La mère et la sœur aînée de cette excellente petite femme sont mortes en couches.

J'ai dit que je ne donne ordinairement le chloroforme que lorsque la dilatation est complète et que les douleurs expulsives se font sentir. Madame * * * que j'avais accouchée déjà de trois enfants, avec emploi du chloroforme, me fit appeler pour une quatrième couche, il y a de cela moins de quatre mois. "Tout est prêt, me dit-elle, j'ai tout prévu; je vous avertirai quand j'aurai besoin que vous agissiez." A la première grande douleur: "Voilà le moment venu, me dit-elle; donnez-moi le chloroforme. "J'approchai le cornet de ses narines. Elle en prit largement et au bout de quatre longues aspirations, c'est-à-dire, en un peu plus d'une demi-heure, Madame * * * mettait au monde une fille grosse et grasse.

Ne donnant le chloroforme que lorsque la dilatation est complète et seulement au moment où la malade

sent la tranchée survenir, je n'ai jamais employé que de fort petites quantités dans les accouchements que j'ai faits. Je suis certain que je n'ai jamais usé trois onces entières pour l'accouchement le plus prolongé. Quelquefois, deux ou trois gros m'ont suffi. J'estime qu'en moyenne j'ai dépensé de deux onces à deux onces et demie, en comptant, bien entendu, la quantité de chloroforme qui s'évaporait et se perdait pendant les intervalles qui séparaient les tranchées les unes des autres.

Je sais que quelques-uns de mes collègues, membres de notre Athénée, ont employé huit onces de chloroforme, et quelquefois une plus grande quantité, dans un seul accouchement. Je les invite à nous faire connaître les circonstances qui les ont forcés d'employer des quantités si fort au-dessus des doses qui m'ont toujours suffi jusqu'à présent. Nous sommes ici pour augmenter mutuellement notre petit bagage scientifique du bagage de chacun.

Il arrive souvent que la dilatation étant complète, les contractions de l'utérus, sous l'influence du chloroforme, diminuent d'intensité et s'éloignent tellement les unes des autres que l'accouchement menace de se prolonger indéfiniment. En pareille occurrence, outre ce qui pourrait résulter de dangereux pour la mère, la vie de l'enfant court aussi le plus grand risque. Comment conjurer une pareille catastrophe ? Je n'ai jamais hésité, en ce cas, de recourir au seigle ergoté, et j'ai la satisfaction de constater ici que je n'ai jamais eu a déplorer la venue d'un enfant mort-né quand j'ai employé concurremment le chloroforme et le seigle ergoté.

L'*ergot de seigle* est une production anormale qui se montre sur les épis de quelques graminées, principalement sur ceux du seigle. Cette substance a la singulière propriété, quand elle est fraîche (et pour qu'elle soit fraîche, il faut qu'elle soit pulvérisée expressément,) d'activer et même de provoquer les contractions utérines.

Tout en continuant l'usage du chloroforme, quand le moment est venu d'administrer l'ergot de seigle, je donne comme première dose, à peu près, 16 grains; puis de 20 minutes en 20 minutes, quelquefois de 15 minutes en 15 minutes, je donne 8 grains et je continue de la sorte jusqu'à ce que l'accouchement ait lieu.

Quand j'ai donné concurremment le chloroforme et le seigle ergoté, j'ai invariablement constaté que l'accouchement s'effectuait dans le temps qu'il aurait pris pour se faire, si ni le chloroforme, ni le seigle ergoté n'avaient été employés.

J'ai, dans plusieurs occasions, fait usage de l'ergot de seigle pour produire l'expulsion du placenta qui tardait trop à se faire. Je l'ai également employé pour combattre l'hémorrhagie due à l'inertie de la matrice après la délivrance.

A la fin du mois d'août dernier, mes services furent requis par l'une de mes clientes, Madame * * * Il suffit de quatre fortes inspirations de chloroforme pour que Madame * * * fut délivrée sans ressentir la moindre souffrance. Tout s'était passé avec toutes les apparences de la plus parfaite innocuité. Je restai une heure entière au chevet de Madame * * * Tout semblait être en parfait état, je me disposais à quitter la maison. Je m'arrêtai à causer au salon, avec la sœur de Madame * * * en attendant la voiture que le mari était allé chercher pour moi. J'avais laissé Madame * * * aux soins d'une sage-femme allemande, fort habile, m'avait-on assuré. Au moment où la voiture arrivait et que je me disposais à partir, l'on vint prévenir Madame X, avec qui je causais, que sa sœur se sentait faible et désirait la voir. Je me rendis dans la chambre de la malade; je fus stupéfait par sa pâleur et par l'immobilité de tout son corps. La face était blafarde, les lèvres bleues, les narines, comme les parois de la poitrine, sans mouvement perceptible; la peau glacée; absence complète du pouls au poignet et au pli du bras. Je crus la malade morte. L'impassibilité de la sage-femme garde-malade me confondit. L'oreille appliquée sur la région précordiale, je pus constater que le cœur battait encore, mais bien lentement et bien faiblement. La main placée sur la région hypogastrique, je constatai que l'utérus offrait un volume presque égal à celui qu'il avait immédiatement avant l'accouchement. Je me hâtai de précipiter, c'est le mot, une vingtaine de grains de seigle ergoté dans la gorge de l'accouchée; je lui fis respirer de l'ammoniaque liquide, et, pendant qu'on lui administrait, de minute en minute, une cuillerée à potage d'un brandy toddy passablement accentué, je portai la main sur la région de l'utérus et me mis à pétrir, entre mes doigts, cet organe avec autant de force que je pus en employer. A chaque contraction de ma main, il sortait un caillot de sang de la grosseur d'un œuf de dinde. Au bout d'un peu plus d'une heure d'efforts continus, l'utérus était revenu au volume qu'il doit normalement présenter immédiatement après l'accouchement; la pâleur de la face avait diminué, les lèvres avaient perdu de leur lividité; le pouls était revenu au poignet et prenait graduellement de la force. A la fin d'une seconde heure tout était rentré dans l'ordre. Par mesure de précaution, je restai une heure de plus près de la malade. Sans le retard occasionné par la non-arrivée de la voiture, je quittais la maison, et l'accouchée, laissée aux soins de la sage-femme ignorante, aurait infailliblement succombé. Je vous laisse vous imaginer toutes les réflexions qui me passèrent par la tête. Mon anxiété n'avait pas été sans intensité; ma joie fut au moins aussi grande.

L'exercice de notre profession est une source de déboires et d'inquiétudes sans nombre, que le monde apprécie si peu, mais que nous acceptons avec résignation, avec philosophie, parce que, Monsieur le Président, en compensation de tous ces chagrins, nous éprouvons l'indicible et l'incomparable consolation de sauver quelquefois la vie à l'un de nos semblables.

Commettre un homicide, c'est se rendre coupable du plus grand des crimes. Arracher son semblable aux étreintes de la mort, c'est se procurer le plus grand des bonheurs!

RACES.—Que toutes les races humaines soient ou ne soient pas sorties du même tronc, la philologie fait pressentir que des groupes entiers aujourd'hui très différents les uns des autres, ne formaient à l'origine qu'une seule race, et que la dispersion d'une seule race en différents climats et sous différentes conditions d'existence, a donné lieu à plusieurs modifications du type primitif.—HERBERT SPENCER.

Séance du 22 Novembre 1876.

MONSIEUR LE DR. CHARLES TURPIN.—

Du Mouvement et de ses Transformations dans l'Hérédité.

PRÉFACE.

Dans un travail précédent, nous vous avons dit que chaque individu dans la nature avait son *déterminisme* fonctionnel: celui de la femme, est de mettre en action la loi qui oblige le semblable à créer le semblable.

Elle "concentre en elle la substance de tous les âges futurs" et porte dans son sein l'humanité tout entière. Synthèse du passé, du présent et de l'avenir, elle renferme les poèmes et les drames de la vie des générations futures. Elle crée à l'avance les époques fécondes et les époques stériles, les vertus et les vices, le génie et l'imbécilité de l'homme — et dans le silence et le mystère de ses organes s'accomplissent les lois inconnues de l'hérédité et de l'atavisme. Inconsciente et sans volonté, elle rend dans le présent ce qu'elle a reçu du passé. Rien de plus, rien de moins. Les monstres qu'elle procrée, privés de toute hérédité, ne sont que des excès ou des arrêts de développement, et les produits de désordres survenus dans un milieu inaccessible à nos sens.

Comme sa grande mission est de transformer la matière inerte en vie et en pensée, elle exerce une influence profonde, non seulement sur le germe amorphe qui lui est confié et les premiers éléments de sa *vie plastique*, mais aussi sur la vie entière de l'enfant qui en naîtra, pour ne cesser qu'à sa mort.

Honorée dans les époques de civilisation, abaissée et dégradée dans la décadence des peuples, la femme se réfugie dans la maternité, pour continuer le rôle que la nature lui a assigné, impassible et indifférente comme elle, sans s'inquiéter des appréciations qu'elle provoque. — Telles nous apparaissent la femme et l'hérédité.

Mon but, en commençant ce travail, a été de rappeler l'étendue de la puissance de l'homme sur la nature, et de montrer la nécessité, dans nos temps modernes, de reprendre cette puissance pour l'exercer sur notre espèce; de faire ressortir les conséquences de l'hérédité; de détruire, si c'était possible, le cachet de fatalité qu'on lui attribue et qui a paralysé jusqu'ici tous les efforts tentés pour l'améliorer et enfin, de prouver cette possibilité dans l'ordre physique et moral; on ne refait pas l'espèce avec ses caractères *innés* permanents et fixes, mais on peut faire des *races* qui ne sont que des variétés constantes avec des qualités acquises susceptibles de se perpétuer par la génération.

Les quelques extraits que je transcris feront connaître toute ma pensée et les motifs de mes espérances.

"Tous les jours.... on relève, on ennoblit les races "en les croisant..... tous ces exemples, modernes et "récents, prouvent que l'homme n'a connu que tard "l'étendue de sa puissance, et que même il ne la connait "pas assez.... Et que ne pourrait-il pas sur lui-même, "je veux dire sur sa propre espèce, si sa volonté "était toujours dirigée par l'intelligence? qui sait "jusqu'à quel point l'homme pourrait perfectionner "sa nature, soit au moral, soit au physique." (Buffon. Époques de la nature, T. IX, p. 593.)

D'après Mr. Flourens "l'hérédité fait tour à tour "le bien et le mal. Elle améliore, elle détériore, elle "vicie, elle perfectionne, selon que la série des géné-"rations est bien ou mal conduite; tout le secret est "dans l'art des *combinaisons assorties*."

Plus loin, après une longue série d'expériences sur les croisements d'animaux, il ajoute: "............ et "cela même est un trait qui doit être ici remarqué, "car ce qu'il y a de *pire* dans l'organisme, se "transmet et s'accroit par les combinaisons assorties, "comme ce qu'il y a de *meilleur*.

"Chaque nouvelle génération est comme un effort "nouveau vers la *restitution*, vers la *réparation* de "l'espèce; c'est qu'il y a deux ordres de qualités, "comme je viens de le dire: les qualités *essentielles* "et les qualités *accessoires*, les qualités *innées* et les "qualités *acquises*, les qualités primitives et *saines* "et les qualités *secondaires* et viciées, et que la force "de l'organisme tend sans cesse à remonter des "unes aux autres: des qualités acquises aux qualités "innées, des accessoires aux essentielles, des secon-"daires aux primitives, et des viciées aux saines— "voilà pour l'hérédité. L'hérédité expliquée ne laisse "plus de place à la *fatalité*. Le destin n'existe pas "plus que le hasard. Destin et hasard sont deux "mots qui n'ont jamais indiqué qu'une chose: "l'ignorance des causes." (Flourens. De la raison, du génie et de la folie.)

Messieurs et Chers Collègues:

Après avoir étudié l'hérédité physiologique et pathologique, il est permis de se demander, si l'hérédité est susceptible d'être réglée ou modifiée? L'examen de certains faits bien établis, nous fournira peut-être une réponse favorable et nous montrera que l'homme, par ses observations et ses expériences constantes, a pu agrandir le domaine de sa puissance et en reculer les bornes dans toutes les périodes de sa vie, pour satisfaire à la nouveauté et à la variété de ses besoins.

Par l'étude des lois mécaniques, physiques et chimiques, son génie a conquis l'atmosphère, l'eau et la vapeur, la chaleur et le froid, l'électricité, la lumière, le son et le magnétisme. Il a soumis et réglé le mouvement.

En sériant par l'analyse les propriétés et les éléments de la matière organique et inorganique, il les a transformés par la chimie. Maître du secret des quatre gaz, oxygène, hydrogène, carbone et azote — ces générateurs de l'eau, de l'air et de tous les organismes vivants,—il a donné naissance à des corps nouveaux jusqu'alors inconnus. Par la synthèse, il a reproduit une partie d'entre eux, ainsi que d'autres, qui avaient été regardés comme les produits essentiels de la vie végétale et animale.

L'ingénieur de nos temps modernes ignore les difficultés: les mers, les continents, les montagnes ne sont plus des obstacles qu'il ne puisse surmonter, et la fertilité de son cerveau lui a fourni chaque fois les instruments ingénieux de son travail. Rien n'égale

son audace, si ce n'est le succès qui vient la justifier. Enfin, l'homme a pu rendre salubres des milieux insalubres, transformer certaines conditions climatologiques, et le sable aride du désert a vu renaître la fraîche oasis que l'arabe croyait à jamais perdue.

Où s'arrêteront son ambition et ses rêves de grandeur? et qui peut prédire les dernières limites de son pouvoir terrestre.

Mais dans cet immense labeur qu'a-t-il fait pour lui? la réponse sera courte—rien. Absorbé dans l'exercice de sa force d'expansion, il s'est complètement oublié et ne se connaît pas. Si parfois il s'est replié sur lui-même, à peine a-t-il pris le temps d'ébaucher l'étude de son cerveau et de se demander si ses facultés cérébrales ne lui avaient pas été données pour devenir l'apprenti de Dieu dans son œuvre harmonique et universelle.—Continuons ses conquêtes sur la nature.

En agronomie il a transformé la forme, le volume, les qualités et les parfums des plantes; il les a mariées à sa guise pour avoir des fruits plus savoureux; il a créé d'un même type des variétés sans nombre, tantôt pour son plaisir, tantôt pour ses propres nécessités: il a pu par des combinaisons de milieux appropriés à chaque plante, avancer ou retarder les saisons.

Dans l'élève des animaux il s'est montré observateur exact des lois de l'hérédité et il a procédé avec une certitude remarquable. Il a mis de côté la *natura naturans* et en a pris la place. Il a travaillé avec patience dans la chair coulante—sang—des animaux par des croisements intelligents et des sélections rationnelles; sa volonté et son savoir ont développé, ajouté, retranché ou réuni les qualités les plus opposées, les attributs les plus divers.

Aussi avec quel orgueil, l'anglais nous montre-t-il, ses races incomparables de chevaux, de bœufs, de moutons, de chiens, de porcs et de volailles! Il a raison et il a bien mérité du progrès, parcequ'il a profondément modifié l'hérédité des anciens types, qu'il leur a donné une physionomie toute nouvelle et des caractères nouveaux.

Disons, cependant, avec regret, que ses procédés sur l'organisme humain ont été réalisés dans un but qui n'était pas digne de lui. Pratique et utilitaire avant tout, il a osé porter ses mains sur l'homme pour satisfaire sa passion nationale! il lui fallait le type de la force musculaire, par le *training* il a obtenu le boxeur. Sans vouloir un instant approuver ce résultat, reconnaissons qu'il a rendu un grand service et mis en évidence un fait capital: qu'il a prouvé dans sa pratique journalière la possibilité de transformer l'homme physique, et nous laisser entrevoir dans un avenir éloigné, que l'homme moral et intellectuel pourra l'être à son tour.

Malheureusement, il ne devait pas s'arrêter dans cette fausse voie et il fesait subir à son semblable une nouvelle et honteuse transformation. Le jockey, sorti d'un autre *training*, fier de sa dégradation physique, gagnait les courses d'Epsom aux grands applaudissements d'une foule, incapable de comprendre l'humiliant contraste entre l'animal dans tout l'éclat de sa noblesse de race et l'homme dans toute la misère de son amoindrissement.

Faut-il vous parler du moral et de l'intelligence de ces deux êtres? Taisons-nous plutôt; plaignons ces victimes du caprice et leurs créateurs qui, pour leur donner la vie, n'ont pas hésité à détruire en eux la pensée et la dignité humaine.

Ainsi tout ce pouvoir discrétionnaire que Dieu a donné à l'homme pour l'exercer sur toute la nature et sur lui-même, il l'a employé, quand il s'est agi de l'homme, à créer un type de force matérielle et une dégénérescence physique.

C'est tout et c'est triste.

Après avoir passé rapidement en revue les sciences et leurs applications, c'est-à-dire les progrès et les conquêtes de la civilisation, revenons à la femme et à l'hérédité. Que peut-on faire pour les modifier puisque l'une et l'autre sont solidaires?

En présence de ce fait sombre et mystérieux de l'hérédité qui pèse sur nous et que la femme a charge de transmettre, n'est-il pas temps enfin de s'en occuper d'une manière sérieuse, et de rechercher les moyens possibles d'en conjurer les effets redoutables?

Pour ce qui a trait à la femme, laissons de côté les satires, les systèmes et les partis pris de dénigrement et de sentimentalité; sachons conserver notre sang-froid et notre impartialité pour trouver les conditions où nous devons la placer, et arriver à notre but.

Femme et hérédité sont les deux termes d'un même problème et nous pouvons dire que la modification de l'une sera en raison de la modification de l'autre. Le temps n'est rien pour une pareille tâche, et les difficultés, avec la persévérance, ne sont pas aussi insurmontables qu'on le croit.

Que d'efforts de culture avant de changer la nature du *triticum* sauvage! n'est-ce pas lui qui nous donne aujourd'hui la moisson dorée et le pur froment? Essayons pour l'homme.—Reprenons l'œuvre anglaise dans sa réalité et mettons-la à profit pour transformer le moral et l'intelligence.

Dans le partage des fonctions naturelles, la part de la femme a été faite par le Créateur, sa sphère d'action définie; mais sa véritable place et son rôle dans la société n'ont pas encore été clairement établis à la satisfaction des deux partis—homme et femme.

Je n'ai nulle envie, je le déclare ici, de reprendre le débat irritant et passionné de l'égalité de la femme et d'en relever les erreurs et les acretés de langage. J'entends les passer sous silence parcequ'ils sont stériles et insignifiants comme résultats pratiques. Je repousse aussi ce parallèle sans cesse rebattu de l'égalité physique, morale et intellectuelle de l'homme et de la femme; je ne puis en saisir ni l'utilité ni la nécessité. L'une et l'autre sont restés d'ailleurs dans la même position, conservant jusqu'ici leurs griefs et leurs prétentions réciproques dans l'oubli volontaire ou involontaire d'une loi suprême qui les oblige à se compléter mutuellement.

L'inégalité contre laquelle on se révolte est pourtant nécessaire dans la constitution des êtres: l'individu dans la nature y puise sa force, son action, sa résistance et les traits qui le caractérisent; détruisez-les et l'individu disparaît. L'homme ne fait pas exception à cette loi générale qui assigne à chacun sa place harmonique et ses fonctions. La nature appartient à l'homme comme l'homme à la nature: leur action est mutuelle; ils se modifient réciproquement.

Comme toute égalité est variable et relative dans les actes de la vie morale et intellectuelle de chaque

individu, la seule qui nous paraisse admissible et bien fondée, est celle que donne la loi, parcequ'elle est fixe et impartiale dans ses applications. Et si l'homme n'écoutait que son sentiment de justice, la femme deviendrait son égale civilement et serait libérée de toutes les incapacités légales qui la frappent encore. Certes, beaucoup d'entre elles sont tombées en désuétude, d'autres tendent à disparaître: pour être logique il faut aller plus loin. Son titre et ses fonctions de tutrice m'en sont un garant. Prendre la direction des affaires, assurer l'autorité comme chef de la famille, être juge de l'éducation et de l'avenir des enfants, n'est-ce pas remplir les fonctions les plus importantes de l'homme ?

La société, sans se préoccuper des rapports qui l'unissent à la nature, sortie de ses lois, ne puisant ses enseignements et ses inspirations qu'en elle-même, a-t-elle rempli son devoir vis-à-vis de la femme ? a-t-elle cherché à développer son moral et son intelligence, à comprendre sa nature et à l'améliorer ? Le spectacle de chaque jour nous prouve le contraire.

Les éclats fiévreux des femmes revendiquant l'égalité des fonctions; leurs aspirations à une nouvelle position sociale qui nous étonnent, ces anomalies professionnelles qu'elles réclament avec ardeur au nom de leur intelligence méconnue, sont-elles véritablement un nouveau besoin d'expansion ? Sont-elles justifiables ou ridicules ? Cet esprit et ces tendances ne sont-ils pas plutôt la conséquence logique d'un ordre de faits pour lesquels leur volonté et leur assentiment n'ont pas été demandés. On les rend responsables de toutes les erreurs d'un système social, du déréglement des mœurs, des dégénérescences physiques et morales de l'homme. Soit. Mais si elles sont coupables à qui la faute ? Qui les a dégradées et fourvoyées dans ces impasses d'où elles ne peuvent plus sortir sans perdre leur dignité et les attributs naturels de leur sexe ?

La conscience n'a-t-elle rien à se reprocher en présence de la prostitution et du demi-monde qui gagnent partout les grandes villes en dépit de la loi, de la morale et de la religion? La société a détruit l'esclavage comme anti-naturel, anti-social; pourquoi donc garder celui-ci, le pire de tous? Ce n'est pas la raison seule qui commande des changements, c'est aussi le danger menaçant de voir les classes ignorantes et dangereuses engendrées dans le mal dominer le corps social, rendre sa marche impossible, arrêter ses progrès et faire dégénérer les individus qui le composent. Le devoir de la solidarité est de modérer et de diriger ces inclinations révoltées pour ne pas devenir complice de leurs désordres.

La gravité de toutes ces questions a depuis longtemps préoccupé les esprits les plus élevés, les plus avancés: espérons le succès de leurs efforts, et qu'ils parviendront aussi à résoudre ce problème difficile du salaire et du travail, appelé à exercer une influence si importante sur la moralité sociale.

En attendant cette solution éloignée, notre devoir, notre justice, notre intérêt doivent assurer aux filles pauvres et aux veuves sans soutien, les éléments d'un travail adapté à leur force, à leurs aptitudes, à leur intelligence: à leur procurer les moyens de se racheter des hontes de l'esclavage.

Soyez bien persuadés que dès lors leur indépendance et leur moralité seront sauvegardées et que la société sentira tôt ou tard la nécessité de relever le caractère de la femme afin de conserver des types de force et de santé et d'éviter leurs dégénérescences physiques et morales ainsi que leurs mutuelles transformations. Notre conclusion après avoir signalé une des causes les plus actives de nos désordres sociaux, est, que la famille et l'éducation répandue dans toutes les classes, sont les seuls remèdes à opposer au mal physique et moral.

PLACE DE LA FEMME.

La véritable place de la femme est dans la famille qui peut régénérer l'homme et nous faire arriver au but que nous nous proposons—l'avenir est là. Cependant restons bien convaincus que la femme y apporte avec elle un principe de vie et de mort; que l'homme suivant son caractère et ses actes l'aura pour alliée fidèle ou ennemie irréconciliable. Il lui faudra aussi se souvenir qu'elle doit être une intelligence active déjà développée par une éducation spéciale et servie par des organes sains. S'il venait à l'oublier, l'harmonie et le honheur rêvés disparaîtraient, pour faire place à un naufrage commun, à une longue et mutuelle agonie.

Ce qu'il faut à la femme, c'est de lui créer dans son foyer domestique une atmosphère morale remplie d'air pur et de lumière; où dans le calme et le silence de la réflexion, elle puisse étudier les moyens de conserver son bonheur; où chaque battement de son cœur lui permette d'aller du père à l'enfant et de les envelopper d'une égale affection. Qu'elle y trouve la certitude d'un respect constant, sa liberté de conscience assurée, sa dignité protégée et au-dessus de tous caprices, de toutes violences; qu'elle puisse se sentir libre dans sa personnalité sans aucune arrière-pensée de révolte et non une chose obéissante; qu'elle se sente doucement relevée au nom de la raison de ses défaillances et des oublis de sa responsabilité, et non courbée par la contrainte. Alors vous aurez la femme tout entière, la vraie compagne de votre vie—aimante et dévouée.

Avec son sentiment de justice mieux développé, sa conscience mieux éclairée sur l'idéal de la famille, elle grandira avec son rôle pris au sérieux. Heureuse de son sort, forte de tous ses droits consentis, elle remplira tous ses devoirs, sans efforts, sans murmures, et sans chercher une vie meilleure dans une autre sphère sociale. L'homme à son tour, satisfait de son choix, reconnaîtra qu'il n'était pas bon pour lui d'être seul, et qu'en définitive il a gagné dans cette alliance. Malheureusement, on l'a rendue de plus en plus aléatoire par cette funeste doctrine du *laissez faire, laissez passer*, approuvée par la société.

Bonne peut-être et utile dans l'économie politique, je la considère comme un des plus grands obstacles à toute amélioration de l'hérédité dont elle assure le caractère d'immuabilité. Fausse vérité et fausse philosophie, car la nature offre aux yeux de tout observateur des transformations incessantes que l'homme peut utiliser pour son propre compte. Si vous pouvez remplir ces conditions du foyer domestique, l'enfant engendré dans ce milieu moral, le sera aussi dans le bien: l'hérédité recevra une première

modification que le petit ancêtre des générations transmettra à sa descendance. Le temps et la sélection termineront son œuvre.

Nous tenons certainement un grand compte de l'action des climats et de leur influence sur la forme et les caractères physiques de l'espèce, mais nous doutons qu'elle soit aussi marquée sur l'ensemble des facultés morales et intellectuelles qui sont plus directement sous la dépendance des mœurs et des coutumes politiques et religieuses.

Je ne suis arrivé à considérer le milieu moral comme modification de l'hérédité qu'après mûre réflexion et sans aucune idée théorique préconçue. Les raisons qui militent en faveur de ce choix et sa supériorité sur tous les autres sont fournies par l'observation de certains phénomènes qui se produisent au nom de cette grande loi de conservation que je retrouve dans toute la nature. Si nous savons par l'expérience que chaque milieu—eau, atmosphère, organismes intérieurs—obéit à une même loi chimique qui maintient sa pureté dans un équilibre constant de composition; n'est-il pas vraisemblable que nous partageons ce même principe commun de conservation, et que l'idée de moralité déposée dans notre *milieu pensant* nous donne aussi le même avantage de conserver nos idées et nos actes, et le pouvoir de modifier notre caractère et nos passions pour ne pas déchoir et retourner à la brute?

Il y a là une corrélation évidente—je la soumets à vos réflexions. Nous sommes convaincu avec Leibnitz que " les idées faites d'après nature sont les plus sûres " et qu'il y a une mathémathique morale. Nous croyons que le matériel et l'immatériel sont gouvernés par les mêmes lois qui se transforment au moment de l'action et suivant le milieu. Harmonie admirable, lien mystérieux qui rattacherait nos deux natures à toutes les grandes lois cosmiques créées par une volonté suprême.

RÔLE DE LA FEMME.

Organe essentiel de toute civilisation, le rôle de la femme est tout tracé. La mère commence l'éducation de son fils et de sa fille pour en faire un homme et une femme.

Dans une première phase, nous avons vu l'influence inconsciente que la femme exerce sur la forme, les qualités et les vices héréditaires: dans la maternité cette influence devient consciente; elle entre dans une seconde phase dont les conséquences seront encore plus marquées et illimitées dans leurs résultats. Devenue mère, la femme se sent responsable, reprend toute sa personnalité, sa conscience et sa volonté; son intelligence développée par l'éducation lui fait connaître le but et les difficultés de sa mission.

Elle comprend que l'homme et la femme sortis de ses mains, initiés par elle à tout ce qui est vrai, beau, noble et bien, doivent s'élever dans l'avenir à la dignité humaine et qu'ils lui en seront redevables. Mais qu'elle se défie de son instinct maternel dans cette tâche grandiose. Tout peut passer; l'amour maternel, le plus pur de tous les sentiments humains, persiste, traverse toutes les épreuves de la vie et ne cesse qu'à la mort de la mère. Nous le savons tous par expérience.

Chez un trop grand nombre, cependant, il reste à l'état d'instinct, dégénère en faiblesse aveugle, crée et développe chez l'enfant le germe du mal et le rend hostile à toute autorité. Le vice et le crime n'ont souvent pas d'autre origine en dehors de toute hérédité.

Son premier devoir sera donc de faire un appel constant à sa raison pour le diriger et d'établir avec douceur et fermeté le respect de sa personne et de son autorité; de les réclamer surtout non à titre de mère, mais à titre de *femme.* Cette distinction est nécessaire, et sa valeur est plus grande que vous ne pourriez le croire: l'enfant recevant la première notion de la femme dans la personne de sa mère, son esprit ployé de bonne heure à l'accoutumance de ce mot et de sa signification, il s'en souviendra toujours dans la virilité et ne l'oubliera jamais dans ses relations.

Je m'arrête: le sujet est trop vaste et m'entraînerait dans des développements que je me suis interdits.

Un dernier mot.

Le premier objet de son enseignement, tout d'abord religieux, devra se porter ensuite sur les points suivants:

1o. Apprentissage du devoir;
2o. Exercice de la conscience;
3o. Contrôle de la volonté;
4o. Etude persévérante des tendances et du caractère de l'enfant, afin de le modifier, parceque le bonheur et la liberté de sa vie en dépendent.

Aux objections à ce programme, je réponds: que la mère intelligente et instruite peut tout, que sa voix est persuasive, sa volonté patiente; qu'elle seule sait comprendre les premiers bégaiements de l'enfant et lui répondre; que son cœur éclairé par son esprit et sa raison sera toujours le meilleur livre de l'enfance.

Je le sais, je l'ai lu.

Séance du 28 Mars 1877.

PRÉSIDENCE DE MR. LE DR. ARMAND MERCIER.

MR. LE DOCTEUR CHARLES TURPIN, au nom d'un comité chargé de prendre en considération une lettre de Mr. Drouyn de l'Huys, président de la Société d'Acclimatation de France, s'exprime ainsi:

Le Comité, persuadé que l'Athénée a pour mission de contribuer, par tous les moyens possibles, à l'avancement des idées nouvelles, à la prospérité et au progrès matériel de notre Etat, propose:

1o. Que le Secrétaire soit chargé de se mettre en rapport avec la Société d'Acclimatation, pour obtenir le titre de membre agrégé, afin de pouvoir concourir: *a.* à l'introduction, à l'acclimatation et à la domestication des espèces d'animaux utiles ou d'ornement; *b.* au perfectionnement et à la multiplication des races nouvellement introduites ou domestiquées; *c.* à l'introduction et à la multiplication des végétaux utiles ou d'ornement.

2o. Le Comité pense aussi, que, dans le bulletin mensuel publié par la même société, chaque membre de l'Athénée aura l'avantage de trouver les travaux des membres de cette société, des extraits des procès-verbaux des séances générales, un compte-rendu bibliographique des ouvrages qui sont offerts à la

société; une revue des publications périodiques qui lui sont adressées, et la liste des ouvrages nouvellement parus qui se rattachent aux travaux dont elle s'occupe.

Le rapport de Mr. le Docteur Turpin est mis aux voix et adopté.

Mr. le Dr. Gaudet.—Mr. le Colonel Gérard m'a fait voir les dessins d'un appareil inventé par lui, pour purifier et fumiger la cale des navires. Autant que j'en puisse juger d'après ces dessins et les explications que l'auteur m'en a données, cet appareil est destiné à produire des résultats très satisfaisants. Je vais en faire passer les dessins sous les yeux des membres de l'Athénée, après avoir lu la description qui les accompagne.

Mr. le Président.—L'appareil de Mr. le Colonel Gérard me paraît, en effet, très propre à désinfecter la cale des navires. Mais dans un navire suspect, il faut désinfecter aussi le salon et les chambres. L'appareil répondra-t-il à ce besoin ?

Mr. le Colonel Gérard.—Supposons que nous ayons à fumiger une chambre. On la clot de toutes parts, en laissant seulement une issue à la partie supérieure. On met en communication avec la pièce, l'extrémité du tuyau par lequel arrive le désinfectant.

Le gaz acide sulfureux, dont je me sers, étant plus dense que l'air, le déplace, en commençant par les couches inférieures, et finit par se substituer entièrement à lui. On sait que ce gaz est irrespirable pour les animaux aussi bien que pour l'homme.

Mr. le Dr. Lemonnier.—A la quarantaine, un navire allant à la Havane, fut soumis à la fumigation avec l'acide sulfureux. A peine le gaz avait-il pénétré dans la partie inférieure du navire, qu'on vit les rats et les insectes, dont il était infesté, chercher à fuir; ils furent tous tués.

—La question de la fumigation des navires conduit à celle des désinfectants, et celle-ci entraîne la discussion sur le terrain de la fièvre jaune.

Le problème si souvent débattu se représente: "La fièvre jaune est-elle indigène en Louisiane, ou de provenance exotique ?"

Mr. le Dr. Turpin.—Je suis de ceux qui croient que les deux choses peuvent être vraies. On a vu la fièvre jaune débuter *simultanément* dans deux quartiers opposés de la ville; dans l'un il était impossible de constater un élément d'introduction étrangère, tandis que dans l'autre on pouvait signaler un navire à bord duquel il y avait eu une ou plusieurs personnes atteintes de cette maladie. La fièvre jaune, plus d'une fois, a régné ici par petits groupes isolés. Pour qu'elle se circonscrive ainsi il faut bien qu'il y ait une cause locale. Nous ne ferons de progrès, je crois, dans la recherche de cette cause, qu'autant que nous nous appliquerons à étudier les circumfusa des lieux où le mal se développe.

Tachons d'imiter l'exemple de Pasteur et de Tyndall; interrogeons comme eux ces poussières que le vent promène dans l'espace, et qui contiennent en grande proportion, on le sait, des germes microscopiques, qui ne demandent pour se développer, que des circonstances de milieu favorables.

Mr. le Dr. Dupaquier.—En effet, il est prouvé aujourd'hui que la fermentation est un phénomène de germination et de fructification. Il est permis de croire, par analogie, qu'un levain microscopique introduit dans le sang, germe, fructifie, comme fait toute graine placée dans le milieu qui lui convient.

La fin de la séance est remplie par une petite discussion dont les bactéries sont le sujet.

Mr. le Dr. Lemonnier fait présent à l'Athénée d'un très bel échantillon de cristallisation en aiguilles.

Séance du 11 Avril 1877.

Mr. le Dr. Roberi (de St. Landry):—

Coup d'Œil sur le Système Pénitentiaire.

Monsieur le Président,
Messieurs les Membres de l'Athénée Louisianais.

De tout temps les philanthropes se sont occupés du sort des prisonniers; la société, disent-ils, n'a pas seulement pour mandat de punir ceux qui transgressent ses lois, elle a une mission plus élevée: celle d'amender les coupables et de les ramener au bien.

Les bagnes et les prisons ne sont que des écoles du crime où les plus anciens initient les nouveaux venus aux roueries du métier.

Préoccupés de tous ces maux, les amis de l'humanité imaginèrent une institution qui pût réaliser leurs espérances.

C'est le système pénitentiaire.

"L'emprisonnement cellulaire et solitaire—le si-
"lence absolu de jour et de nuit—et le travail en
"commun" sont le trépied de ce système.

En effet, l'isolement et le silence portent forcément l'homme à se replier sur lui-même, à réfléchir sur son passé et à tous les méfaits dont sa vie est souillée.

Je donnerai une idée de sa mise en pratique en prenant pour modèle le pénitencier de Genève, en Suisse, qu'un long séjour en cette ville m'a permis d'étudier tout à mon aise.

Ici les détenus sont classés en trois catégories: la première comprend les plus coupables, les récidives, en un mót, les endurcis; la deuxième comprend les coupables d'une première faute sans antécédents trop défavorables; la troisième enfin, les enfants. Des réglements édictés par le Conseil d'Etat tracent les devoirs des prisonniers.

Le travail se fait en commun pour chaque série séparée, sous la surveillance d'un gardien, désigné sous le nom de chef d'atelier. Le coucher comme le réveil sont soumis aux changements des saisons. Les repas sont pris en commun suivis de la promenade au préau.

Les moyens de répression sont l'*emprisonnement* cellulaire pour simple infraction aux réglements, ou la cellule ténébreuse pour des actes d'insubordination.

Les fers et les peines corporelles sont défendues.

Des personnes timorées ont taxé de barbare ce système qui enlève à l'homme la faculté que Dieu lui a donnée, de se servir de la parole, et qui plus est, porte à la folie;—l'examen des registres de l'administration et mes rapports fréquents avec le médecin de l'établissement controuvent ces allégations gratuites à l'égard de la folie. Quant au silence, je maintiens qu'on a toujours le droit d'enlever l'arme à celui qui en fait mauvais usage.

Nous voici arrivés au point culminant du sujet qui nous occupe.

L'organisation pénitentiaire serait incomplète, si elle n'avait pour auxiliaire le comité de bienfaisance —groupe d'hommes pieux, l'élite de la population où se trouve le pénitencier; ces messieurs se vouent bénévolement aux soins des prisonniers, leur portent des consolations et des conseils et finissent à la longue par ramener ces malheureux à des idées d'ordre, d'honnêteté et de probité.

Ce n'est pas tout, ces personnages voués au salut de l'humanité ne se bornent pas aux soins moraux des infortunés pendant leur détention, ils les couvrent de leur tutelle à leur sortie de prison, en procurant à chacun du travail; moyen efficace pour obvier à la répulsion que ces infortunés rencontrent dans le monde, et qui plus est aux récidives.

Je regarde cette institution pieuse comme le complément, comme la pierre angulaire du système; sans elle, pas de régénération.

Lorsque le calme sera ramené dans notre Etat, puissent ces quelques lignes qui tracent à grands traits les règles du système pénitentiaire, trouver écho dans l'âme de nos législateurs et leur suggérer l'idée de faire l'essai, d'abord sur une petite échelle, de la méthode que je préconise, et on verra alors diminuer les crimes et les récidives.

Séance du 25 Avril 1877.

MONSIEUR LE DR. DUPAQUIER.—

Les Doryphores.

Synonimie: Chrysomela decemlineata, Chrysomela (Linnée), Doryphora (Illiger), Colorado-bug, Potato-bug, Hanneton ou Scarabée de la pomme de terre, Kartoffelkæfer.

Sources: Circulaire du Ministère de l'Agriculture à Berlin adressée à tous les nationaux à l'étranger pour s'opposer à l'introduction du Kartoffelkæfer dans l'Empire Allemand. La science pour tous, Revue hebdomadaire illustrée, No. 11. Vingt-deuxième année.

Dès l'année 1823 le Chrysomela Decemlineata fut observé dans le voisinage des Montagnes Rocheuses, vivant à l'état agreste sur des solanées sauvages. C'est grâce au voisinage des colons américains, à la proximité de leurs champs de pommes de terre, que transporté sur cette plante dont la nourriture est plus forte, plus riche, il se multiplia avec tant de rapidité qu'il fut dès lors connu, par ses ravages, sous le nom de Colorado-Bug, Potato-Bug. Notons en passant qu'on le trouve aussi sur d'autres solanées, la tomate surtout, sur diverses variétés de choux, de jusquiames, de chardons et de raiforts. En 1859 il avait atteint le Nebraska. En 1861 on le vit se répandre dans le Missouri, dans l'Iowa, et en 1862, aussi dans le Kansas. De l'Iowa, en 1865, il envahit les Etats du Minnesota et du Missouri, passa dans le Mississippi en 1866, d'où, élargissant toujours le cercle de ses ravages, il fondit sur le Wisconsin, l'Illinois et le Kentucky et plus tard, en 1870, sur l'Indiana, l'Ohio et le Michigan. Le grand lac de ce nom ne put lui servir de barrière, puisqu'il fut signalé en 1871 au sud du Canada, dans l'Etat de New-York, et dans celui de la Pennsylvanie. En 1874, l'avant-garde de cette armée dévorante, partie du Far-West, avait atteint les bords de l'Atlantique, étendant ses ravages sur une surface de 40 à 50,000 milles carrés.

En Amérique, la reproduction du Chrysomela decemlineata à lieu de la manière suivante: Au commencement de Mai, ce coléoptère sort de la terre où il a hiverné; après un laps de temps de 12 à 14 jours la femelle pond quotidiennement sur le revers de la feuille de 10 à 12 œufs et elle continue de la sorte pendant 40 jours. Pendant le temps de la ponte, comme avant et après du reste, elle se nourrit en commun avec le mâle, des feuilles de la pomme de terre, et bientôt, au bout de 5 à 8 jours, les larves nouvellement écloses viennent se mettre de la partie. Quand ces larves dévorantes se sont développées—ce qui prend ordinairement de 17 à 20 jours—elles quittent la plante et descendent s'enfouir dans la terre pour s'y métamorphoser. Au bout de 10 à 12 jours le jeune Doryphore issu de la chrysalide fait son apparition et peut dès le milieu de Juin, en déposant ses œufs, produire une seconde génération dévastatrice, laquelle après l'espace de 50 à 55 jours, quand la transformation des larves est complète, peut en produire encore une troisième en Août. C'est cette dernière, qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, après avoir vécu sur la plante, descend dans la terre pour y séjourner pendant l'hiver et servir à la reproduction de l'espèce au printemps suivant.

La multiplication de cet insecte peut par conséquent devenir énorme. Ayez en Mai 100 femelles qui pondront leurs œufs dans un champ de pommes de terre, et déjà, dès le même mois, leur progéniture s'élévera de 70,000 à 120,000 individus; lesquels, suivant la progression naturelle, dans des circonstances favorables, atteindront en Juin et Juillet le chiffre de 24 à 72 millions. A son tour, la troisième génération, issue de celle-ci et arrivant en Août suivant, offrira l'aspect d'une masse incalculable de ces insectes. Il n'est donc pas étonnant que ce fléau qui ravage certaines régions de l'Amérique du Nord, laisse déjà dévastés, dès le mois de Juin, des champs entiers de la précieuse solanée.

La nourriture venant à lui manquer, le Potato-Bug émigre, et c'est ainsi qu'on en rencontre des essaims en quête de nouveaux champs de pommes de terre.

Voici une description minutieuse et détaillée du Chrysomela decemlineata:

Ce coléoptère adulte, mesure 1 centimètre, d'une extrémité à l'autre, son contour est ovale, le dos est bombé en demi-cercle, le corps sans poils, est un peu luisant, et a le fond d'un ton jaune-rougeâtre. Les parties suivantes seulement sont noires: les cinq articles renforcés des antennes; à la tête, les yeux et une tache en forme de cœur; sur le corselet, 11 taches dont celle du milieu plus grande, a la forme d'un V; sur les côtés de l'abdomen des points et des taches bien rangés en lignes transversales, et, enfin, aux pattes, le genou et les quatre articulations du tarse. De plus, le dôme jaune-clair, formé par les élytres, offre dans son ensemble, onze bandes noires, dont celles du milieu forment la suture du bord des élytres; quant aux autres, la troisième et la quatrième se rap-

prochent en arrière, de sorte que celles qui forment le dernier rang sont les plus courtes. A l'état de repos, quand les élytres sont soulevés, les ailes membraneuses sont d'une couleur rose-rouge très-vive.

Les œufs d'un jaune-rouge, au nombre de 10 à 12 sont adhérents à la face inférieure de la feuille du Solanum Tuberosum. Les larves qui sortent de l'œuf sont d'abord plus foncées, plutôt rouge sang, mais en se développant elles deviennent continuellement plus claires, d'un rouge-jaune. Quand elles atteignent leur croissance parfaite, elles mesurent 12 millimètres et sont pyriformes; la larve diffère aussi du Doryphore adulte en ce qu'elle a le derme plus mou, qu'elle est plus charnue. Elle est d'une couleur jaune-orangé presque partout, il n'y a que la tête, le dernier anneau de l'abdomen, les pattes et deux rangées longitudinales de saillies verruqueuses placées de chaque côté de la partie postérieure du corps qui soient noirs.

Il n'existe point jusqu'à présent, dit-on, de moyen de destruction. Cependant en rapprochant ce coléoptère, vrai fléau de la pomme de terre, du Cotton-Worm *(Noctua zylina)* qui dévaste nos champs de coton en Louisiane, nous trouvons une certaine similitude que nous allons expliquer. Tous les deux, le lépidoptère et le coléoptère se multiplient par trois générations successives dans une même saison et c'est toujours la dernière qui cause les plus vastes déprédations, parcequ'elle est la plus nombreuse. Tous les deux, le lépidoptère—sous forme de chrysalide, et le coléoptère — à l'état d'insecte parfait — hivernent au sein de la terre.

Les conclusions suivantes se présentent donc naturellement à l'esprit:

1o. Détruire—mécaniquement au moins—les chrysalides et les insectes parfaits pendant leur séjour dans la terre.

2o. Surveiller les premières pontes et les anéantir soit mécaniquement par l'émondage des feuilles envahies, soit par les moyens que l'expérience a déjà sanctionnés en Louisiane pour la destruction de la chenille du coton, et qui sont: les aspersions, ou l'arrosage sur la plante entière avec une solution très étendue d'arsenite de cuivre (Vert de Scheele, Green of Paris) ou mieux encore, dit-on, d'acide arsenieux du commerce—cet acide ne se dissout que dans 1200 volumes d'eau froide.

3o. Profiter, contre le Doryphore, des bons résultats qu'a donnés le sulfure de carbone en injection sous la surface du sol, dans le traitement des vignes phylloxérées, et enfin,

4o. Essayer aussi des aspersions d'acide phénique commun, dilué au 50ème, et même des solutions de coal-tar, mais beaucoup plus concentrées.

PROFONDEUR DE LA MER.—Un capitaine de vaisseau anglais vient de mesurer la profondeur de la mer dans l'Atlantique, au 36° 49' degré de latitude australe, 37° 60' de longitude Greenwich.

Il a trouvé l'effrayante profondeur de 7,706 fathoms, 43,330 pieds français....plus de treize mille mètres!

Cette profondeur dépasse la hauteur de la montagne la plus élevée de la chaîne de l'Hymalaya.

La sonde qui a mesuré ce gouffre a pris 9 heures et 25 minutes à descendre.—*Petit Journal de San Francisco.*

Séance du 26 Juin 1877.

MONSIEUR J. GENIN.—

Du China-Grass ou Ramieh.

Parmi les orties, l'espèce la plus renommée pour la beauté de ses fibres est celle appelée par Linnée, Urtica Nivea; par Godichaux, Bœhmeria nivea; par Blume, Urtica utilis; par Raxburgh, Urtica tenacissima.

En Chine, où on cultive ce textile depuis des siècles, on le nomme Tchou-ma; au Japon, Tijö; dans l'Assam, Rheea; au Bengale, Kunkhora, et enfin aux îles Malaises, Ramieh. C'est le ramium majus de Rumphius et de Buchanam. (Voyages de 1803 à 1814.)

Les tiges de cette plante, un peu ligneuses, sont garnies de feuilles ovales dentées, vertes en dessus et en dessous. Une variété a les feuilles revêtues en dessous d'un duvet blanc et serré; elle est plus sensible au froid.

La fibre est identique sous tous les rapports dans les deux variétés; elle vient immédiatement après la soie comme force, brillant et finesse.

Les fleurs naissent en automne; elles sont disposées en grappes axillaires, et produisent des graines analogues à celles du tabac, mais beaucoup plus petites.

On plante le ramieh par boutures qui croissent rapidement, plutôt que par graines dont les plants très délicats demandent trop de soins et de temps.

DE LA FIBRE.

Les procédés chimiques actuels en transformant la fibre, changent ses propriétés physiques ou chimiques et la rendent propre à différents usages industriels, soit en lui permettant de se mélanger avec la soie ou la laine, soit en la rendant apte à recevoir les teintures avec les mêmes mordants employés pour la fixation des couleurs sur ces dernières substances.

C'est pour cela que les manufactures d'Europe préfèrent acheter la filasse à l'état brut et aussi dépouillée que possible de la pellicule verte et de la gomme (albuminoïde) de la tige.

Le ramieh se mélange aussi, en chaîne comme en trame, avec le lin et le coton; il est plus conducteur de l'électricité que la soie mais beaucoup moins que le lin, et il est aussi spongieux que le coton.

Ce textile précieux n'a pas encore sur les marchés d'Europe un prix régulier; il varie de 15 à 25 cents la livre, selon la propreté et la qualité.

Bien cultivé, ayant une croissance rapide qui donne en 50 jours des tiges de cinq à cinq pieds et demi, le fil du ramieh plus fin et plus soyeux atteint une longueur de 12 à 15 pouces, tandis que mal cultivé ou à l'état sauvage donnant une seule récolte en trois ou quatre mois, les tiges devenant rameuses, à de courts intervales, le fil est plus dur et ne dépasse pas une longueur de 4 à 5 pouces.

C'est donc d'une bonne culture et d'une croissance rapide que dépend la valeur et la quantité de la fibre.

Le ramieh fut importé en Louisiane au mois d'avril 1867, par Mr. Benito Roezl.

De tous les Etats du Sud, le nôtre est celui dont les terres sont reconnues les plus propres à cette nouvelle culture, surtout les terres à sucre.

En prenant le minimum de la production, soit 1500 livres à l'arpent, en trois coupes, et vendant cette fibre au minimum du prix du marché, 15 cents, nous trouvons qu'un arpent de ramieh donne $225. Ce rendement ira en augmentant à partir surtout de la deuxième année, les plantes fournissant une plus grande quantité de tiges.

Le ramieh bien planté repousse de souche pendant plus de dix ans, s'il est coupé régulièrement à sa maturité; néanmoins, il entre dans la période de dégénérescence à la septième année.

Mais avant que cette culture devienne une source de richesse pour la Louisiane, il est nécessaire que la question mécanique soit résolue; c'est-à-dire, qu'une machine spéciale puisse fournir par jour au moins 200 livres de filasse suffisamment nettoyée.

En Europe comme aux Etats-Unis bien des essais ont été tentés, mais aucun jusqu'à ce jour n'a répondu tout à la fois à la qualité et à la quantité de la fibre.

MM. Berthet & Labérie sont les inventeurs d'une nouvelle porteuse circulaire et continue, qui est une ingénieuse application de la poulie.

Leur machine perfectionnée, tout-à-fait simple et agricole, vient d'être essayée à Alger, et promet un succès prochain.

Je me ferai un devoir de tenir l'Athénée au courant des progrès concernant le ramieh.

MUSIQUE.

M. P. Blaserna, professeur à l'Université de Rome, vient de publier sous ce titre—*Le son et la musique*—un ouvrage en un volume in-8o, qui parait destiné à intéresser au plus haut degré tous ceux qui s'occupent d'esthétique musicale. Nous en avons lu un extrait d'une certaine étendue dans l'excellente *Revue scientifique* de la librairie Germer-Baillière, et nous en donnons quelques passages; regrettant infiniment de ne pouvoir reproduire, en entier, ces pages pleines d'enseignements historiques et de considérations générales propres à dissiper quelques-uns de ces préjugés, que popularisent trop facilement des discoureurs superficiels.

"On parle beaucoup de la grande et substantielle différence entre la musique italienne et la musique allemande. On traite la première de simple, intelligible, mélodieuse; la seconde de compliquée, étudiée, obscure, transcendentale. On veut trouver là un des traits caractéristiques de la différence entre les deux nations. Il est vrai qu'au siècle dernier et dans celui-ci, la musique italienne a cultivé de préférence la mélodie et le chant; il est vrai, d'autre part, que, dans la musique allemande, l'étude de l'harmonie, des masses chorales et instrumentales, a été porté à un degré de perfection admirable. Mais il n'est pas vrai qu'il en ait toujours été ainsi, et ce serait une grande erreur de vouloir y trouver un caractère distinctif des deux nations.

"Au moyen âge, c'était précisément le contraire. Les premiers siècles de la musique polyphonique sont remarquables en Italie par une complication immense. Des parties reliées avec un artifice extrême, des chants différents associés ensemble avec des règles très compliquées et peu claires, tel est le caractère de la musique polyphonique jusqu'au temps de Palestrina. La réforme protestante a créé en Allemagne les harmonies simples, les chants larges, la musique claire, facile, transparente. Il n'y a pas de comparaison possible, quant à la simplicité, entre les premiers chants protestants et la musique de Palestrina lui-même qui fut pourtant le grand réformateur et le grand simplificateur de la musique polyphonique italienne.

"Depuis cette époque en ce qui touche au style, les deux nations ont suivi à peu près la même voie..........................

Ce mouvement se continue aussi au XVIIIème siècle. A côté de la musique d'église, l'opéra se développe de plus en plus, et à l'histoire de ce mouvement restent attachés les noms de Pergolèse, Piccini, Sacchini, Jomelli, Cimarosa, Paesiello. Cette activité créatrice se communique aussi à l'Allemagne, où elle prend une nouvelle forme et un nouveau développement. Des hommes comme Haendel, Haydn, Bach, Gluck, Mozart, donnèrent à la musique une largeur d'idées merveilleuse. Mais, sauf Gluck, ils doivent être considérés comme les féconds et sublimes continuateurs du mouvement italien. Pour se convaincre du peu de distance qui séparait les deux écoles, il suffit de comparer le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa et les *Nozze di Figaro* de Mozart. On dirait deux œuvres issues de la même école et composées par deux frères, l'une plus facile, plus brillante, plus élégante; la seconde plus large, plus riche, plus profonde.

"La séparation entre la musique allemande et la musique italienne, s'accentue surtout dans l'œuvre de Gluck et de Beethoven d'un côté, et celle de Rossini de l'autre. Pendant que les deux écoles restaient, jusqu'à la moitié du dernier siècle, peu différentes l'une de l'autre, la partie de l'exécution prit en Italie une voie différente. Le dernier siècle est le siècle du grand chant italien. L'Italie étonna le monde par le nombre des chanteurs remarquables qu'elle enfanta. Mais, c'est précisément la grande importance que prit l'école italienne du chant, qui devait être la cause de sa décadence instrinsèque. Les chanteurs commencèrent à se considérer comme l'élément principal; pour eux, le morceau devint un prétexte à briller le plus possible; ils substituèrent aux mélodies simples des airs plus compliqués, intercalant trilles et gruppetti, cadences et fioritures de tous genres, au préjudice manifeste du compositeur et du bon goût musical. Vint Rossini qui pensa qu'il valait mieux écrire soi-même des mélodies compliquées de gammes, de cadences et de difficultés de tous genres, parce qu'ainsi on pourrait au moins sauver le bon goût en partie.

"Dans ces derniers temps, Verdi a modifié notablement sa manière, et il tend ouvertement à se rapprocher de la musique allemande, ou au moins à diminuer la grande distance qui sépare aujourd'hui les deux écoles..............................

....

L'étude de l'harmonie et des grands mouvements de l'orchestre, le sentiment profond et l'expression dramatique, malgré quelques exagérations trop réalistes et des recherches de peu de valeur, ont été portés à un haut degré de perfection par l'impulsion du génie de Wagner. Si les livrets presque toujours stupides, et médiocrement favorables à la composition, ont cédé la place à une poésie plus mâle et plus indépendante, c'est à lui qu'on le doit.

"Il suffit d'écouter la musique de Wagner avec attention et sans parti pris, pour se convaincre qu'elle renferme de grandes et de nombreuses beautés. L'ouverture de *Lohengrin*, le chant de *Lohengrin* au cygne; beaucoup de passages du Tannhauser et d'autres prouvent bien que sa musique ne s'adresse pas seulement au calcul et à la combinaison. Elle a eu le grand et triste privilége de susciter des passions presque incroyables *pour et contre*. Mais, quand ces passions se seront calmées, je crois qu'on ne pourra refuser à ses compositions le caractère d'un grand poème musical, dont les limites s'étendent beaucoup au-delà du milieu national pour lequel il a été écrit."

SECOURS AUX BULGARES.—La Société des Quakers de Londres, après avoir fait en 1876 un fonds pour le soulagement des malheureux Bulgares, a envoyé dans le pays un de ses membres, M. James Long qui, avec l'aide toute volontaire de six charpentiers alsaciens et de deux ingénieurs du pays, s'étant fait concéder une forêt, a pu rebâtir dans ce misérable pays tant dévasté par la guerre, 4769 maisons et 22 écoles. De plus 2600 familles ont reçu des vêtements et 9367 cultivateurs du blé pour ensemencer leurs champs. N'est-ce pas admirable?—*(Etats-Unis d'Europe.)*

Miscellanées.

LA CHRONIQUE.—Tel est le titre d'un journal franco-louisianais nouvellement paru dans notre ville, et dont nous saluons cordialement l'entrée dans les rangs de la phalange qui lutte pour la perpétuation, parmi nous, de l'idiome des fondateurs de notre pays. Nous voyons avec plaisir qu'il est de ceux qui pensent avec notre distingué compatriote Vignaud, que tout Louisianais d'origine française qui s'applique à oublier la langue de ses pères, ressemble à cet insensé qui trouvant qu'il avait trop de ses deux bras, en coupa un.

Chronique est un mot qui marque la durée. Nous souhaitons au nouveau-né de la presse franco-louisianaise de réaliser toutes les promesses que contient le nom qu'il s'est choisi : que faut-il pour cela ?.... la foi en soi et la force de volonté.

MORTALITÉ ET LONGÉVITÉ.—On a donné des tables destinées à indiquer la mortalité correspondant à chaque âge, et le nombre successif d'individus qui disparaissaient à partir de la naissance. Ces tables de mortalité ont joué un rôle important dans la création des caisses de placement sur la vie et des associations mutuelles. Voici seulement quelques-uns des résultats obtenus, et dont il est important de se souvenir.

TABLE.

Sur 1,000 naissances	à 10 ans	il ne reste	plus que	....	534
"	"	à 20	"	"	485
"	"	à 30	"	"	424
"	"	à 40	"	"	370
"	"	à 50	"	"	307
"	"	à 60	"	"	229
"	"	à 70	"	"	133
"	"	à 80	"	"	44
"	"	à 100	"	"	1

La longévité est-elle plus grande dans les pays froids que dans les pays chauds ?

Tous les climats sont à peu près compatibles avec une longue durée de la vie.

En Europe la femme parait vivre plus longtemps que l'homme.

M. Emile Littré, un des représentants les plus accrédités de la *Philosophie positive*, considère la longévité comme un *don*. M. Littré est dans sa soixante dix-septième année.

ŒUVRES D'EDGAR QUINET.—L'appel suivant a été signé par la gauche de la Chambres des députés, du Sénat, et par le conseil municipal de Paris.

" La démocratie républicaine, tenant à honneur d'élever un monument aux lettres françaises et de populariser l'œuvre du penseur, du citoyen qui a si fidèlement servi la Patrie et la Liberté, forme un comité pour la publication des œuvres complètes d'Edgar Quinet.

"Cette édition comprendra tous ses ouvrages (1825-1875), épuisés ou disséminés par vingt ans d'exil, et ses manuscrits inédits. Elle réunira à la fois le cours du professeur de Lyon et du Collége de France, l'œuvre entier de l'historien, du poëte, de l'exilé et de l'intrépide adversaire de l'esprit clérical."

Les deux premiers volumes de la correspondance d'Edgar Quinet ont paru.

On rencontre dans ces deux volumes nombre de portraits esquissés d'un crayon rapide. Victor Hugo, Villemain, Guizot, Chateaubriand, le duc d'Orléans et bien d'autres. On y trouve de curieuses appréciations des choses comme des hommes.

Là cependant n'est pas l'interêt principal : il est dans l'exemple que donne ce jeune homme vouant son existence au culte et à la défense des grandes idées et des grands principes, dans la continuité de généreux efforts et de hautes aspirations.

Que les jeunes gens surtout lisent cette correspondance, tel est le vœu formé par Mme Quinet. " Ils y verront, dit-elle, qu'une vie bien équilibrée peut harmoniser des puissances diverses : la passion et la raison, la poésie et la science, la pensée et l'action, et que l'appui le plus solide de l'existence, la force contre la douleur, l'ami le plus sûr, c'est le travail."—MAXIME GAUCHER, *Revue Politique et Littéraire*.

SUBTILITÉ.

Vous éclatez toujours de rire,
Madame,—et c'est vraiment hardi,—
Lorsque galamment on vous dit
Que pour vos beaux yeux on soupire.

Alors l'amoureux en délire,
Par votre sans-gène étourdi,
S'enfuit bien vite, et vous maudit
De ne pas croire à son martyre.

Mais les perles d'émail brillant,
Qu'ainsi vous montrez en riant,
Me causent un plaisir extrême ;

Or, simplement pour les revoir,
Laissez-moi de nouveau, ce soir,
Vous le répéter : Je vous aime !

GEORGE DESSOMMES.

HAMLET.—On a dit qu'Hamlet était Shakespeare lui-même. Une œuvre contient toujours l'image de celui qui l'a faite. Outre quelques traits de la jeunesse de Shakespeare, outre ces sonnets dans lesquels il épanche son âme, outre son caractère mélancolique et porté au merveilleux, et l'amour tout particulier avec lequel il refit deux fois cette tragédie qu'il médita quinze ans,—tout invite à croire qu'il a fait passer dans Hamlet une partie de lui-même plus vive et plus riche que dans aucune autre de ses créations. Mais si Hamlet était seulement Shakespeare, il ne serait pas plus vrai, et il serait moins grand. Ce qui donne à cette tragédie une grandeur suprême et je dirais presque incomparable, c'est qu'elle est, non point un portrait, mais un homme. Chacun de nous est Hamlet, et Hamlet c'est nous tous.

....

Il faut étudier Hamlet, mais pour le fuir, non pour l'imiter. Que si l'un de vous découvre en lui-même les symptômes de ce doute, de cette défaillance, de cette indécision qui attristent la belle âme du prince de Danemarck, qu'il se hâte de les combattre. Et parmi tous les remèdes que chacun de vous pourra trouver en lui-même, permettez que je vous conseille celui que l'expérience m'a indiqué, le travail.

La vie est certainement un grand et mystérieux problème digne de tourmenter la raison et de faire méditer la philosophie. Mais ce n'est pas en le poursuivant sans relâche, de nos interrogations inquiètes et effrayées, que nous parviendrons à le résoudre. L'oracle n'a de réponses que pour ceux qui savent vouloir et agir. Agissez. Chaque jour surmontez une difficulté ; chaque jour résolvez une question de fait ; le secret des causes, vous en paraîtra d'autant plus éclairci, et l'énigme d'outre-tombe simplifiée de beaucoup. Car, après avoir traversé toutes les incertitudes de la raison et de la foi, quelle meilleure solution que de se dire, en s'endormant du dernier sommeil : J'ai travaillé, j'ai lutté ; tantôt vainqueur, tantôt vaincu ; mais j'ai tenu ma parole, j'ai payé ma dette : *cursum meum consumavi, fidem servavi.*"—GIUSEPPE GUERZONI, *professeur de littérature à Padoue*.

A QUOI TIENT LA RENOMMÉE.—Il y a des peintres qui n'ont jamais fait qu'un bon tableau ; des compositeurs qui ne sont connus que pour avoir créé un bon opéra ; des généraux qui n'ont jamais remporté qu'une grande victoire ; des orateurs qui n'ont conquis la renommée que par un discours éloquent, comme ce membre de la Chambre des Lords, le fameux Singleton, surnommé lord Singlespeech. Un poëte de France a fait mieux que tout cela ; il est passé à la postérité par un vers, un seul vers ! Un collègue en Apollon a consigné ce fait étonnant dans son épitaphe, que voici :

Ci gît LaMotte Houdard ; poëte atrabilaire,
Un seul vers de lui reste, et ce vers solitaire
Qui le rend immortel, sera toujours cité :—
—" L'ennui naquit un jour de l'uniformité."

BASE DES SOCIÉTÉS MODERNES.—Ce n'est point émettre une idée abstraite, incompréhensible, que de dire que la tradition, le droit héréditaire, le privilége quasi-divin des pouvoirs historiques, ne peut plus servir de base à des sociétés animées de l'esprit de progrès comme le sont nos sociétés modernes. Notre époque a été nommée, même par les écrivains les plus attachés à l'école historique, époque de révolution, et notre société a été appelée une société essentiellement révolutionnaire. Révolution ne signifie pas mouvement violent, mais mouvement de rénovation. La renaissance au quinzième siècle, fut la révolution du sentiment et de l'imagination; la réforme au seizième siècle, fut la révolution de la conscience et de la foi; la philosophie du dix-septième siècle, fut la révolution de la raison; le mouvement encyclopédique du dix-huitième siécle, fut la révolution du sens commun, l'avénement du sentiment humanitaire; de sorte que depuis les facultés les plus élevées de l'esprit humain jusqu'aux plus primitives et aux plus élémentaires, tout dans notre être a subi, pour arriver jusqu'à notre temps, de profondes et inévitables rénovations.—EMILIO CASTELAR.

LANGUE FRANÇAISE.—L'Académie royale de Berlin proposa en 1783, pour sujet d'un prix à décerner l'année suivante, les trois questions que voici:

"Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?
"Par où mérite-t-elle cette prérogative?
"Est-il à présumer qu'elle la conserve?"

Le prix fut partagé entre Rivarol et T. Ch. Schwab, professeur de philosophie à Stuttgard et plus tard secrétaire intime du duc de Wurtemberg.

Le manuscrit de Rivarol avait pour épigraphe:

Tu regere *eloquio* populos, *O Galle*, memento.

Celui de Schwab:

Gallis ingenium, *Gallis* dedit ore rotundo
Musa loqui.

DALTONISME.—La *dyschromatopsie*, vice de la vue vulgairement connu sous le nom de *daltonisme*, du chimiste Dalton qui en était affecté et qui l'a bien décrit, est une affection des yeux dans laquelle certaines couleurs ne pouvant pas être appréciées, sont confondues avec celles qui restent seules perceptibles.

Dans la dyschromatopsie ou daltonisme dichromatique, le malade ne perçoit que deux couleurs; pour lui toutes les teintes claires paraissent blanches, et toutes les teintes colorées paraissent noires.

On comprend quels graves accidents peuvent être causés par cette aberration de la vue, surtout quand les personnes qui en sont atteintes, sont chargées d'observer la couleur des signaux, la nuit, sur la ligne des chemins de fer.

En Russie on s'est beaucoup occupé de rechercher les employés de chemins de fer qui pouvaient être affectés de daltonisme. Sur la seule ligne de Finlande, on a constaté que quarante-trois employés étaient incapables de distinguer le vert du rouge, notamment un chef de station et un aiguilleur qui ont été prudemment appelés à d'autres fonctions.

LA VIE DE L'HOMME ET LA PRESSION DE L'AIR.—Les habitants des grandes hauteurs sont anémiques, et l'habitation prolongée de ces hauteurs, l'habitude, en un mot, ne saurait les soustraire à cet état pathologique. Dans ce cas l'anémie provient, non point d'une insuffisance de globules rouges dans le sang, mais d'une *désoxygénation* de ce liquide due à un affaiblissement de la pression atmosphérique. Cette vérité mise au jour par M. le Dr. Jourdanet, explique des faits d'une importance considérable; ainsi elle nous enseigne comment il se fait qu'à peine cinq millions d'habitants se partagent le vaste plateau Central de l'Asie, et que toute l'Amérique espagnole, le grand ensemble constitué par le Mexique, l'Amérique Centrale, la Nouvelle-Grenade, le Vénézuela, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et la partie montueuse des provinces Argentines, ne compte environ que vingt-quatre millions d'habitants.

FABLE.

LA LOUVE ET LA BREBIS.

MORALE.

Souvent sans cause ni raison,
Aux autres l'on fait violence;
Et pourtant ce n'est point prudence.
Il vaudrait mieux changer de ton.
Or, retenez cette sentence:
"Ne fais onc au voisin, pas même au plus petit,
Ce que tu ne voudrais qu'à son tour il te fît."

Une louve aux besoins de sa progéniture
Pourvoyait avec grand amour;
Et les travaux de chaque jour
N'étaient pas, tant s'en faut, chose facile et sûre.
Notre commère, maintes fois,
Recevait nombre de blessures,
Sans compter les injures.
Mais ventre à jeun n'a pas de lois.
Agneau, lapin, chevreau, gazelle,
Tout tombait sous sa dent cruelle.
Comme ici-bas tout a sa fin,
Il arriva qu'un jour, riche d'un lourd butin,
Joyeuse, notre Louve arpentait le chemin:
Pour ses petits, quelle excellente aubaine,
Comme ils seront heureux, contents!
D'abord les petits gourmands
Mangeront tout leur soûl, ensuite de la laine
Se feront de bons lits.
Mais quelle fut sa surprise
De ne point trouver ses petits!
Ils sont tous enlevés. A son tour elle est prise
De désespoir, et folle de douleur,
Fait retentir au loin les éclats de sa rage.
Elle accuse les dieux d'un excès de rigueur;
Ses cris troublent le voisinage.
Cependant la Brebis entendant ces propos,
Prit ainsi la parole:
"Je le vois bien, vous trouvez drôle,
Que sans scrupule, l'on vous vole
Vos chers petits louveteaux;
Mais lorsque sans pitié, vous mangiez mes agneaux,
Vous aimiez beaucoup votre rôle:
A vous donc, maintenant, d'être blessée au cœur;
Malheureuse apprenez à plaindre le malheur."

ONESIME DEBOUCHEL.

VOIX DE TÉNOR.—On lira avec intérêt le passage suivant extrait d'une causerie artistique de M. Charles de la Rounat.

"Les concours du Conservatoire ont occupé la semaine: concours de chant, concours de tragédie et de comédie, concours d'opéra-comique.

"Cette année, le niveau s'est sensiblement élevé et nous avons cette fois bien des espérances en germe.

"Le concours de chant nous a fait connaître deux ténors, MM. Talazac et Sellier, qui ont partagé le premier prix. M. Talazac a une belle et bonne voix, qu'il manie déjà avec talent; mais la voix de M. Sellier, moins avancé que son camarade du côté de l'art, est une merveille. Elle a enlevé la salle tout entière. D'un timbre délicieux, cette voix est d'une richesse, d'une pureté, d'une ampleur, et l'on peut dire d'une santé que je ne puis comparer à aucune des voix que j'ai entendues. J'avoue que je ne lui marchande pas mon admiration,—et le mot n'est pas trop fort,—mais.... Oui, il y a un mais: mais M. Sellier a beaucoup à faire pour devenir un chanteur dramatique, s'il veut autre chose que le son du triomphe pour lui-même. Je le conjure ici de ne pas se laisser griser par l'effet certainement considérable qu'il produira, quand il lancera, dans *Guillaume Tell*, par exemple, le fameux "Suivez-moi!" Si la salle de l'opéra n'amortit pas cette puissance, jamais pareil éclat ne s'y sera produit."

MALADIES DES VERS A SOIE.—On sait depuis longtemps que le ver à soie est sujet à une affection contagieuse que l'on nomme la muscardine. Cette maladie est transmissible par inoculation. Elle est due au développement, dans le corps du ver à soie, d'un champignon vénéneux microscopique appelé Botrytis Bassiana, du nom de Bassi qui l'a découvert.

Le ver à soie est sujet à d'autres maladies, notamment à la *pébrine*, affection caractérisée extérieurement par des taches noires sur la peau de l'insecte. On l'avait vue sévir plusieurs fois en France avant 1853; mais à partir de cette époque néfaste, elle tendit à se généraliser de plus en plus, et elle acquit un tel degré de violence, en 1858, que le produit de la soie se réduisit au tiers de ce qu'il avait été en 1853. Il en résulta un appauvrissement de 750 millions de francs pour la population du Midi de la France. On fut obligé d'acheter de la semence étrangère à des prix élevés. Les chenilles procurées à des conditions si coûteuses payèrent leur tribut au fléau; les métiers des tisserands de Lyon furent condamnés à l'immobilité, et des milliers de familles d'ouvriers furent réduites à l'oisiveté, et à sa compagne inévitable—la misère.

En 1858, l'Académie des Sciences nomma une commission pour étudier la maladie qui entraînait des conséquences si graves. Le rapporteur de ce comité, M. Quatrefages, établit une analogie curieuse entre la pébrine et le choléra. Mais il y a ceci de plus à la charge de la pébrine, elle est héréditaire. Ses sporules infiniment petits s'insinuent dans tous les tissus, circulent dans le sang de la femelle et se fraient un passage jusque dans l'intérieur de ses œufs. Quand la chenille naissante sort de l'œuf, elle porte le principe d'une mort prochaine. Les cryptogames vénéneux se développent à ses dépens, ils lui soutirent graduellement sa vie; et, quand elle meurt, les sporules ou semences des envahisseurs sortent du cadavre comme une poussière blanche, et le vent les répand partout.

Les travaux de M. Pasteur ont mis hors de doute l'existence de ce petit champignon qui constitue la pébrine ou choléra du ver à soie. Il entre directement ou par le tube digestif dans le corps de sa future victime, se faufile partout, plonge dans tous les liquides et en pénétrant jusque dans les œufs, empoisonne comme nous venons de le voir, les générations nouvelles même avant qu'elles soient nées. Ce dernier fait est du plus haut intérêt; il nous livre un des secrets physiques de l'hérédité. Ce qui est vrai des animaux, souvent l'est aussi de l'homme. Il y a là un vaste champ d'investigation pour l'avenir, de beaux et bienfaisants triomphes réservés à la physiologie, à la toxicologie, et, espérons-le, à la thérapeutique, cette noble science qui s'attache à sauver la vie, quand tant d'autres s'acharnent à la détruire.—ALFRED MERCIER.

LE SOCIALISME EN ALLEMAGNE. — Au *Congrès des socialistes allemands* qui s'est tenu le 27 mai à Gotha, Mr. Aner, rendant compte du mouvement socialiste en Allemagne, a constaté un progrès notable dans le parti, progrès qui s'est manifesté chez la population rurale aussi bien que chez celle des grands centres. La presse socialiste démocratique se trouve aussi, d'après le rapporteur, dans une phase de développement. Le parti possède actuellement 42 journaux, desservis par 14 imprimeries et soutenus par 150,000 abonnés, contre 18 journaux seulement qui existaient en 1876 avec 100,000 abonnés. Les cotisations recueillies d'août 1876 jusqu'en mai 1877 pour l'agitation électorale socialiste se sont élevées à 28,000 marcs, dont 21,000 marcs ont été employés en frais de propagande.—*Nouvelle presse libre de Vienne.*

LES MOINEAUX EN ALGERIE.—Les pénitenciers d'Orléansville avaient ensemencé 80 hectares d'orge dans le voisinage de la pépinière; ils n'en ont pas récolté une graine, tout ayant été dévoré par les moineaux, avant maturité. Un calcul approximatif des nids existants dans le bois de la pépinière, a donné *deux cent quatre-vingt-quatre mille* nids. Un des colons voisins s'est plaint que les moineaux lui avaient enlevé plus de 20 quintaux de foin.

A UN ATHÉE.

Au lever du soleil, quand je vois une poule,
Active, picotant les grains,
Qui les coupe et divise et les jette à la foule
De ses chers et gentils poussins,

Je m'arrête pensif. A sonder ce mystère
Le sceptique devient rêveur;
Dans l'espace infini, dans le grain de poussière,
Il sent le souffle créateur

Qui sème la leçon, qui prodigue l'exemple
A l'orgueilleuse humanité!
Une poule, c'est peu—mais ce peu cache un temple
Où trône la maternité.

ARISTIDE GERARD.

LA SCIENCE AU THÉATRE.—Parmi les tendances nouvelles du théâtre, il en est une qui mérite d'être signalée. Aux tableaux mythologiques d'autrefois, aux tableaux vivants plus ou moins scabreux, aux parades militaires, aux processions, etc., succèdent les spectacles scientifiques. C'est la vérité cherchant à se faire jour sur la scène. La réalité, dans ses évolutions et ses transformations, est plus intéressante, plus poétique cent fois que les caprices de la fable ou les fantaisies de la légende.

Un de nos correspondants de France nous adresse la communication suivante:

" Théâtre de Besançon—Mercredi 25 juillet 1877.

" SPECTACLE GÉOLOGIQUE ET ASTRONOMIQUE.

"LA TERRE

"Avant la création de l'homme ou le berceau de l'univers.

" C'est l'histoire géologique, animée et scrupuleusement exacte de la formation de notre globe: elle est divisée en cinq parties et 35 tableaux.

" C'est d'abord notre globe à l'état gazeux, qui se transforme peu à peu et arrive à l'état solide, non sans passer par des révolutions terribles et par des cataclysmes effrayants.

" L'apparition des premiers végétaux annonce une époque un peu moins tourmentée, et on sent que la vie commence à se manifester, sous l'influence vivifiante des rayons du soleil qui commence à éclairer notre globe.

" Le progrès marche rapidement, la végétation devient plus forte, et enfin la vie animale commence. On nous montre les différentes espèces d'animaux monstrueux qui se sont succédé sur notre planète, et sont disparus depuis le déluge.

" Cette partie, comme les précédentes, va toujours en progressant, et nous arrivons à l'époque quaternaire qui est la nôtre, et après l'apparition des mammifères, nous voyons enfin l'homme.

" Le spectacle a été terminé par les merveilles du monde sidéral. On nous a montré d'une façon très claire les divers mouvements des astres, les phénomènes des éclipses et des saisons, et l'influence de la lune et du soleil sur les marées de notre Océan.

" Il serait à désirer que ce genre de divertissement fût propagé davantage, car il est très instructif, et donne des idées vraies et justes sur la science, tout en détruisant des préjugés et des superstitions malheureusement trop répandues."

SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION DE FRANCE.—M. Vidal, naturaliste d'Aix, en Provence, désirerait que l'on introduisît en France, pour le déposer dans les eaux thermales, le *Leuciscus thermalis*, ou able (petit poisson argenté) des eaux chaudes, qui vit dans l'île de Ceylan et supporte 50 degrés centigrades de température. Il existe aussi en Tunisie, d'après M. Dumont, dans les sources chaudes du *Djerid*, des poissons vivant dans une température de 45 à 50 degrés; ils sont sans arêtes, sans muscles et sans yeux; ils meurent dès qu'on les expose à l'air ou qu'on les place dans l'eau froide.

LA FLEUR ET LE SYLPHE.

Au fond des bois gémissait une fleur ;
Elle disait : " Que me sert d'être belle,
Si je n'ai pas cette suave odeur
Qui fait aimer la violette ma sœur ? "

Un sylphe vint à passer tout près d'elle.

" Esprit léger, dit-elle, être embaumé,
Viens sur mon sein, viens, sois mon bien-aimé ! "

Charmé, le sylphe autour de la fleur vole,
Et d'un baiser parfume sa corolle.

" Ah ! dit la fleur, je suis reine, ô mes sœurs :
Je suis la rose, et j'ai tous les bonheurs."

ALFRED MERCIER.

CHIMIE EN ALLEMAGNE.—M. le Professeur X. Kolbe de Leipsick, un des savants les plus autorisées de l'Allemagne, écrit ce qui suit dans le journal de *Chimie pratique.*

" Ce n'est pas la première fois que je fais ressortir et que je déplore les tendances actuelles de la chimie allemande.

" Aux recherches expérimentales et à l'étude approfondie des phénomènes réels, elle substitue de plus en plus les vagues spéculations.

" Je ne puis m'empêcher de prédire à mes compatriotes un avenir peu enviable pour notre science chimique, je le dis avec douleur, mais avec conviction. Si on ne parvient pas à arrêter la chimie allemande sur la pente fatale où elle glisse depuis quelques années, si on ne peut la faire remonter vers un courant meilleur, nous verrons se reproduire vers la fin du siècle, ce que nous avons observé au commencement.

" Pour les études sérieuses en chimie, nos jeunes gens devront reprendre la route de Paris, comme autrefois Runge, Mitscherlich, Liebig et autres, parce qu'en Allemagne, on n'enseignera plus la chimie.

" Que celui qui trouve ce pronostic trop pessimiste veuille bien parcourir les journaux allemands et français. Il verra que les derniers contiennent beaucoup de mémoires et de recherches intéressantes, et que la liste des chimistes français connus s'est accrue de beaucoup de noms nouveaux. C'est là une preuve sérieuse, qu'après une période de marasme, l'étude de la chimie est en voie ascendante chez eux.

" Mais il y a plus, et la chose mérite d'être relevée, les chimistes français, jeunes ou vieux à peu d'exceptions près, sont restés fidèles *aux saines traditions des sciences exactes.*

" L'indépendance de leur esprit, la justesse de leur coup d'œil, ne sont pas faussées comme chez nous, ils se tiennent *loin des spéculations.*"

DÉVOUMENT.—On lit dans *Il Secolo* de Milan.

C'était par un mois d'avril orageux comme celui que nous venons de traverser, l'Adige débordé avait emporté le pont de Vérone tout entier, sauf l'arche centrale sur laquelle on voyait chanceler une petite maison dont les habitants imploraient du secours pendant que les fondements de la pile s'en allaient à vue d'œil battus par les vagues. "Cent louis d'or à qui s'exposera pour sauver ces malheureux " s'écria le comte Spolverini! Un jeune batelier sort de la foule, saute dans une barque et la pousse en plein courant ; il aborde aux ruines croulantes du pont, reçoit jusqu'au dernier les malheureux en péril et les dépose sains et saufs sur la rive. La foule applaudit. " Voici les cent louis " dit le comte Spolverini, mais le brave garçon : " Je ne vends point ma vie, donnez l'argent à cette pauvre famille " et il disparaît sans dire son nom.

MASSIMO D'AZEGLIO ET EDGAR QUINET.— Faire un livre, a dit un écrivain italien, n'est rien ; faire un bon livre est autre chose, et un livre n'est bon qu'autant qu'il refait un peuple, *rifa la gente.*

Massimo d'Azeglio et Edgar Quinet, en écrivant, ont poursuivi la noble pensée de *refaire* l'esprit de leurs concitoyens. Ces deux hommes ont une grande ressemblance de caractère : chez l'un et l'autre le trait dominant, est la force de volonté. Ils ont des notions de morale, claires et bien arrêtées, un sentiment du devoir poussé jusqu'au sacrifice, une piété filiale qui fait le plus grand honneur à la mémoire de leurs parents. De là un grand amour de la patrie, le respect de la famille, une souvenance toujours vive des joies du foyer domestique.

Natures artistiques, la beauté de la forme joue un rôle important dans leurs amours.

D'Azeglio tout en rugissant de colère contre lui-même, cède à sa passion ; Quinet domine la sienne ; d'Azeglio aime à la façon de Raphaël, il est peintre, lui aussi, et il a sa Fornarina dont les charmes physiques éblouissent ses yeux de peintre, quoiqu'elle soit peu intelligente—il en convient lui-même—et honteusement ignorante. Quinet s'indigne à l'idée d'être asservi uniquement par la séduction de la forme ; il cache son amour dans une discrétion si constante, que la personne qui en est l'objet, ne s'en aperçoit jamais. Devoir et travail, telle a été la base de la vie de ces deux hommes ; ils ont beaucoup fait pour leur patrie ; leurs écrits ont été de bonnes actions, dont l'influence s'est étendue jusque chez l'étranger ; ils ont contribué au progrès de la morale publique chez tous les peuples civilisés.

Otez à beaucoup d'écrivains le resplendissement de leur talent, que reste-t-il ?......

Otez à d'Azeglio et à Quinet leur gloire d'écrivain, il vous reste deux hommes remarquables par le caractère, deux citoyens utiles et dévoués.

Des écrivains, vieux, à la fleur de l'âge, éteignent leur âme dans l'ennui ou dans l'ivresse.

D'Azeglio et Quinet parviennent à un âge avancé, toujours jeunes de cœurs et d'esprit.—ALFRED MERCIER.

ARAIGNÉES.—On signale la multiplication sur le littoral de la mer Noire d'araignées noires des champs très venimeuses, dont la morsure cause de cruelles souffrances aux hommes et aux animaux. Elle détermine une vive douleur locale et l'enflure de tout le corps, surtout de la région abdominale. Il est rare que ces accidents se terminent par la mort ; dans la généralité des cas, les phénomènes morbides disparaissent au bout de trois jours. Ces araignées ont été observées en grand nombre, en 1875 déjà, dans le midi de la Russie, spécialement dans le district de Dnièpre (gouvernement de Tauride). La multiplication insolite de ces dangereux insectes doit, selon toute vraisemblance, être attribuée à une diminution accidentelle des animaux, oiseaux et hérissons qui leur font la chasse.

LA LANGUE FRANÇAISE AU 13e SIECLE.— En 1275, Martino da Canale, vénitien, écrivit une chronique de Venise, *en français*, pour cette raison, dit-il, que " la langue française cort parmi le monde, et est plus délitable à lire et à oïr que nule autre."

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION.—La population de San Francisco s'est accrue pendant les premiers six mois de l'année de 15,934 habitants, dont 11,276 sont Anglo-Saxons et 4,658 Chinois.

Le grand Shakespeare appartenait, par sa mère, à la race galloise.